

Éditorial

Maintes fois, au cours de ces dernières années, nous avons profité de la parution de nouveaux livres, ou en avons recherché d'anciens dans le fonds Nahmias, pour commenter l'expulsion des juifs d'Espagne, ses conséquences - le fait fondateur de notre culture sépharade - et les mécanismes de l'Inquisition.

L'angle de vision était le plus fréquemment espagnol.

Dans ce numéro, et grâce à un excellent recueil collectif qui vient de paraître à New York, nous avons l'occasion d'éclairer l'aspect portugais de ce cataclysme, aux conséquences finalement assez différentes.

Pour résumer brièvement, simplifiant un peu bien sûr, on dira qu'aux juifs d'Espagne fut proposé un choix : se convertir au catholicisme ou partir sous (effectivement) quatre mois de délai en ayant bradé leurs biens. A ceux du Portugal (qui étaient en grande partie les mêmes) cinq ans après, n'en fut laissé pratiquement aucun : ils furent convertis de force et en masse. Leur exode, s'il y a lieu, ne s'effectua qu'"au compte-gouttes" et s'étira sur des siècles, soigneusement entravé par les pouvoirs publics qui répugnaient à se priver de tant de forces vives. Dans ce second cas, il est donc impropre, comme on l'entend parfois, de parler d'"expulsion".

Tout cela est bien exposé par divers contributeurs dans le recueil analysé.

Un livre sur ce qu'on appelle "L'affaire Mortara", survenue en 1858 à Bologne, nous offre l'occasion de revenir sur la récente béatification de deux papes.

D'autres ouvrages très divers nous sont parvenus il y a peu, auxquels nous réservons une place. Parmi eux, comme presque dans chaque édition maintenant, un roman historique venant d'obtenir un notable succès en pays anglo-saxons.

D'intéressants et nombreux articles de revues étrangères, grecque et turque, sont recensés dans la rubrique afférente.

Muestra Lingua intéresse toujours de nombreux lecteurs et nous poursuivons ces pages.

La place occupée par la rubrique Musique est importante car des disques nous arrivent de toutes parts, montrant bien combien notre culture se poursuit et intéresse de plus en plus de personnes à travers le monde.

De même, le troisième numéro de notre édition américaine vient de paraître, tiré à mille exemplaires. Les échos sont favorables aux États-Unis d'Amérique mais notre distribution vers des anglophones d'autres pays est encore trop faible. Nous comptons sur vous pour nous aider dans ce domaine. □

La Rédaction

SOMMAIRE

N° 36

Éditorial

I

Livres

"L'Expulsion" du Portugal	2-4
<i>Sueños de España</i>	4
Sur de récentes béatifications	5-6
Lettres d'Adèle à sa cousine Anne	7
Les Modiano	7-8
<i>Lloras por Sefarad</i>	8
Un univers maghrébin multi-culturel	9
<i>Kuentos salados...</i>	9
Kabbaliste à Lisbonne	10

Itinéraires exemplaires

Les Ferro à Corfou	11
--------------------	----

Reuves

12-15

Musique & Poésie

16-17

Muestra Lingua

18-19

Kozas i otras de Sefarad

20

Livres

Israël J. Katz & M. Mitchell Serels (éditeurs)

STUDIES ON THE HISTORY OF PORTUGUESE JEWS¹

¹ En anglais, français, espagnol et portugais
2000

(Études sur l'Histoire des Juifs du Portugal)
Sopher-Hermon Press Inc,
1153 46th street
New York NY 11219
pour le compte de
la "American Society for
Sephardic Studies"
232 pages.

index général des noms
cités, localisation
des implantations juives,
patronymes typiques de
juifs et conversos portugais.

Il s'agit ici d'un collectif édité ces temps derniers sur l'initiative de deux des contributeurs, mentionnés ci-dessus, à la suite d'un appel du Grand Rabbin Samuel Sirat à la synagogue de Lisbonne le 5 décembre 1996.

Ce jour-là les fidèles étaient réunis pour commémorer le cinq-centième anniversaire du décret de conversion forcée des juifs du Portugal appelé faussement "d'expulsion" puisqu'on veilla attentivement à ce qu'aucun des juifs concernés ne puisse quitter le pays.

Le Président du Portugal, dans un souci de réconciliation, de nombreux dignitaires israéliens, des représentants de Communautés françaises et portugaises assistaient à la cérémonie.

Cet épisode de la conversion forcée des juifs du Portugal est moins connu, moins symbolique que celui de l'expulsion d'Espagne, fondateur de la culture sépharade, mais non moins important dans la mesure où la moitié - certains disent les deux tiers - des juifs sortis d'Espagne se réfugièrent - moyennant paiement d'une taxe par chef de famille - au Portugal, où ils commencèrent par vivre sans être inquiétés durant près de cinq ans.

Ce n'est qu'ultérieurement et ce durant des dizaines et des dizaines d'années que les *conversos* ne supportant pas leur état de nouveaux chrétiens, se mirent à émigrer pour retrouver leur judéité. Cette émigration nouvelle les porta vers le Nord : Bayonne, Bordeaux, Rouen, où ils furent tolérés, Marseille et la Méditerranée en direction de l'Italie et des Balkans, Amsterdam et Londres, villes dans lesquelles ils purent rapidement revenir à leur foi et à leurs pratiques religieuses, et l'Ouest : les Antilles et certains pays de l'Amérique du Sud. Ceux qui ont supporté la conversion et sont restés au pays, poursuivis par l'Inquisition dès 1536 si, judaïsant, ils se faisaient prendre, se sont retrouvés des "Portugais ordinaires".

Et c'est en ce vingtième siècle seulement que nombre d'entre eux - quelle étrange continuité de transmission orale... - se questionnent sur leur éventuelle ancienne judéité et cherchent à s'informer, voire à redevenir juifs. De tels cas sont relativement fréquents jusqu'à nos jours, et La Lettre Sépharade reçoit du Portugal des courriers dans ce sens, demandant des pistes de recherche !

C'est aussi dans ce cadre que se situe la quête de nombre d'habitants de Belmonte et des environs, revenus officiellement au judaïsme dans

des conditions contestables au milieu et en fin de ce vingtième siècle.

Ces points et bien d'autres sont étudiés dans les diverses contributions de ce volume, qui sont ordonnées en deux sections :

- avant 1497, en Péninsule même.
- après 1497, dans le reste du monde.

L'initiative de rassembler des études parcelaires qui lui parvinrent de partout, synthétiques ou ponctuelles, revient à David F. Altabé.

La dernière contribution, sous la signature de **M. Mitchell Serels** traite d'un point trop peu connu : l'arrachement à leurs parents en 1493 d'environ 2000 enfants, leur déportation vers les îles de São Tomé découvertes en 1470, en vue de leur conversion forcée, dans le but évident d'éradiquer le judaïsme. Nombre moururent en chemin, tous les autres sur place.

Le premier texte, de **Maria José Ferro Tavares**, de Lisbonne, est très riche, exposant entre autres que le roi Manuel, après la conversion forcée, promit aux ex-juifs vingt ans de tranquillité pour s'adapter à leur nouvelle religion.

A noter toutefois à l'inverse que, lorsque les armées portugaises au Maroc conquièrent Safi, Azemmour et Mazagan, où vivaient déjà des juifs, il autorisa ceux-ci à venir, comme tels, commercer au Portugal sans avoir à dissimuler leur foi. La situation pour la royauté était délicate, car le déplacement des juifs convertis, au contraire, était soigneusement entravé à l'intérieur du Portugal et même à l'étranger.

Ce délicat équilibre tint jusqu'au milieu du XVI^e siècle. Pourtant, un massacre en 1506 déjà, aboutit à des départs, mais d'une minorité.

Ferro Tavares étudie, au travers des dossiers de l'Inquisition, la vie quotidienne des *conversos* à Trancosa, petite ville du centre-nord du pays, puis celle des émigrés depuis cette ville. L'un des trajets traversait l'Espagne, la France par Lyon, l'Italie où les migrants pouvaient s'établir à Florence, Rome ou Venise comme chrétiens, Ancone et Ferrare comme juifs, avec port du chapeau jaune discriminatoire. Certains poursuivaient par Raguse² vers Salonique et Constantinople, voire Safed, Tripoli et Damas. Sont cités au passage les noms typiques de juifs portugais installés dans ces villes.

Les dossiers de l'Inquisition lui fournissent aussi des éléments sur les péripéties des migrants au travers de toute l'Europe dans les années 1560.

Michael Alpert nous conte l'histoire, reconstituée grâce aux archives tolédanes de l'Inquisition, d'un Manuel San Vicente dans ses tribulations en Méditerranée, jouant en 1720 un jeu serré entre le besoin, à Constantinople et Salonique d'apparaître juif, et la nécessité inverse, en Espagne, de s'affirmer chrétien... Nombreux étaient, au XVIII^e siècle encore, ceux qui

² Maintenant Dubrovnik

s'échappaient de la Péninsule ibérique pour revenir ici ou là au judaïsme ! Une difficulté supplémentaire est que les rabbins exigeaient d'eux la connaissance de quelques prières juives - ce qui était facile - et qu'ils se fassent circonciure, ce qui était plus périlleux s'ils désiraient conserver une possibilité de retourner en Espagne !

Il faut croire que Manuel San Vicente s'en tira bien puisque se présentant spontanément devant les inquisiteurs de Tolède, il fut absous...

Samuel G. Armistead, ce puits de culture, étudie deux versions qu'il a recueillies, avec son habituel ami et associé Joseph H. Silverman¹, de la fameuse ballade "Lexil des juifs du Portugal", l'une d'Esther Varsano Hassid, de Salonique, en 1959 à New York, l'autre d'Estrella Benguigui de Benoliel, d'Arcila, au Maroc, dans cette même ville en 1962 :

*Eramos tres hermanicas,
hijas del rey don Londrino.*

Armistead étudie comment les faits historiques (les malheurs, par succession de deuils, qui ont frappé la famille de Manuel Ier du Portugal après les mesures anti-juives qu'il avait prises) se retrouvent dans cette ballade, sous forme directe ou allusive. Comme toujours chez lui, les explications sont appuyées de nombreuses références et d'un commentaire musico-cologique.

David Banon, au travers de l'itinéraire du rabbin Abraham Saba - "L'expulsé réexpulsé" plonge dans le récit de la conversion forcée vécue par un être qui, précisément, la refuse. Cela nous vaut le récit haletant du rabbin qui finalement se retrouve au Maroc où il peut enfin reprendre ses travaux d'exégèse, après avoir été contraint d'abandonner ses manuscrits originaux au Portugal. Il semble résider à Fez jusqu'en 1507.

L'examen attentif des récits du rabbin permet à David Banon de réfléchir sur le travail en évolution de l'historien, sur le télescopage d'événements historiques révolus et immédiats, etc.

Leandro Rodríguez, bien connu de nos lecteurs pour ses travaux sur Don Quichotte, propose ici une large et fort intéressante synthèse, de laquelle son héros préféré n'est évidemment pas exclu.

Il commence par réfléchir à une notion qui paraît simple : "qu'est-ce qu'être juif" au gré des libertés et des interdits, aux persécutions, et vis-à-vis du droit.

Il étudie pour cela des cas de marranisme avant la lettre, Sarah, Noémie, Esther qui, à leur époque ont eu des raisons de dissimuler leur judéité. Puis il fait défiler les conciles, de Nicée en 325 à Zamora en 1313 - mille ans après - qui toujours reprennent, pour les chrétiens, les interdictions de fréquenter des juifs, preuve que les instructions des conciles précédents n'étaient pas toujours respectées !

Il rappelle le décret de Manuel du 29 avril 1499 - 16 mois après la conversion forcée - interdisant aux nouveaux-chrétiens du Portugal la sortie du territoire; mais quelques uns étaient

déjà partis...

Rodríguez en vient à son sujet favori, Cervantès et apporte des indices probants de sa judéité.

Dans la seconde partie du volume "La dispersion", **Anita Novinsky** étudie de nouveaux documents, concernant le Brésil en particulier.

Elle propose une thèse intéressante, s'élevant contre la classification binaire habituellement reçue selon laquelle les nouveaux-chrétiens, au Brésil ou ailleurs, seraient nécessairement crypto-juifs ou chrétiens sincères. Elle introduit une troisième sorte, majoritaire selon elle, celle des "non-religieux" - *in between* - pour ne pas dire "laïques", anachronisme peut-être, mais caractéristique d'une partie de cette population ne demandant qu'à vivre et travailler, commercer.

De 25 % (Bahia, Rio, Minas-Geraes) à 50 % (État de Paraíba) de la population blanche du Brésil au XVIIIe siècle selon les régions est marrane, toutes catégories confondues, établit-elle dans ses travaux.

L'Inquisition trouve ses proies dans ce milieu brésilien : vingt et un Portugais pris au Brésil furent brûlés au Portugal entre 1731 et 1748.

David F. Altabé retrouve et publie les noms des originaires du Portugal parvenus à Salonique, au travers de leurs synagogues réinstallées : Lisbonne, Portugal, bientôt dédoublée, Evora, issu d'une scission de la précédente.²

Eugène Coopermann consacre sa contribution à "Juifs portugais et *conversos*, au travers de leurs relations commerciales entre ancien et nouveau continent" : entre 1497 et 1536 ceux-ci s'installent dans ce capitalisme monarchique régnant, indépendamment de leur sentiment religieux. Nous sommes dans la période de l'expansion portugaise sur les mers, à laquelle les *conversos* prirent une grande part, que Colomb lui-même ait été juif ou non.

Il rappelle au passage l'école de marine de Sagres, en Algarve, où enseignait Jaime Cresque, fils du célèbre cartographe Abraham Cresque.

L'Édit du 16 septembre 1506 interdit explicitement l'accès des territoires nouvellement conquis aux *conversos* ("pour être mieux à même de convertir les Indiens à la vraie foi...") mais les réseaux financiers juifs déjà installés en Méditerranée s'avèreront bien utiles... et la venue de juifs se poursuivra.

Coopermann recense quatre périodes dans cette migration :

- au début du XVIe siècle, des *conversos* bien intégrés dans la société des *conquistadores*.

- puis des marchands et artisans portugais dans les dépendances espagnoles : Mexique, Pérou et certaines Caraïbes.

- du début du XVIe au début du XVIIe siècle des *conversos* portugais au Brésil, en Argentine, Pérou, Vénézuéla et Amérique centrale.

- du milieu du XVIIe au milieu du XVIIIe siècle, des portugais venant de territoires hollandais et anglais, du Surinam, Curaçao et

¹ Défunt maintenant, à la grande peine de Sam.
NDLR

² En vérité Altabé nous offre très peu de renseignements dans ce court article. Il aurait pu nous indiquer les dates, édifiantes, de fondation de ces synagogues, des scissions, qui sont connues etc...
NDLR

¹ Extrait d'une lettre de Pierre le Grand (non datée) à son ambassadeur à Vienne "Pas d'importance [pour moi] si un individu est baptisé ou circoncis. La seul point intéressant est s'il est un homme de qualité et expert en son art (*a master of his trade*).

² En espagnol. 2000 Ayuntamiento de Ávila. 157 pages.

³ RED le réseau espagnol des villes à traces et souvenirs juifs, en comprenant actuellement une dizaine.

⁴ Republié il y a quelques années par Béatrice Leroy en langue d'origine et en français dans "Les édits d'expulsion des juifs" chez Atlantica à Biarritz, 1998.

Caraïbes.

L'auteur étudie diverses implantations et analyse les activités, autour du sucre et du cacao par exemple, qui favorisent la promotion sociale de petits artisans et commerçants lesquels, souvent deviennent exportateurs, négociants internationaux avec Londres, la Hollande.

Les réseaux familiaux tiennent une grande place dans cette organisation et nous sont citées diverses familles importantes dans ce sens : les Texeira, Duarte Fernandes qui sont implantés des deux côtés de l'Atlantique. A noter que ce dernier par exemple, né à Oporto en 1541, travaille depuis Lisbonne, ayant installé des comptoirs partout !

Sur le nouveau continent aussi, comme en Péninsule ibérique, on retrouve l'Inquisition comme simple outil de défense de réseaux vieux-chrétiens contre la concurrence des *conversos*...

Alla Markova et Oleg Vinogradov présentent un aspect peu connu de la pénétration d'importants Sépharades de Hollande dans l'empire de Pierre le Grand. De nombreux juifs vivaient à l'époque en Pologne, Lituanie, Ukraine, mais la Russie leur était interdite.

Pierre, qui avait besoin de gens actifs et industriels envoya une mission d'exploration en Europe en 1697 (dans laquelle il se glissait parfois *incognito*). Et l'on dit que la vue d'Amsterdam, de son activité, de la liberté qui y régnait lui inspira la construction de Saint-Petersbourg.

Antonio Seba, collectionneur, fut un de ses contacts, puis le médecin Antonio Nunes Ribeira Sanches, qu'il emmena en Russie. Puis le marin fort doué Antonio de Viera, rebaptisé Divier, qui fit carrière d'aide de camp, de tuteur des enfants impériaux, de chef de la police avant d'être exilé en Sibérie le lendemain de la mort de ses protecteurs en 1727, réhabilité par une fille de l'empereur s'étant souvenue de lui, et mort en 1745.

Jan Da Costa est le dernier décrit.

L'article s'achève sur une belle citation¹

Manuel Augusto Rodrigues intitule sa contribution : "Les juifs portugais en 500 ans de diaspora (1497-1997) - Mémoires d'une nation, espérance d'un peuple", ce qui lui permet de nous rappeler tels et tels événements ou opinions moins connus que d'autres.

Qui se souvient de l'opinion de l'évêque d'Algarve exprimée dès 1497 : "... tous les érudits, et moi parmi eux, pouvons démontrer par diverses autorités et décisions légales qu'on ne peut forcer les juifs à accepter la religion chrétienne, religion requérant liberté et non violence" ? Manuel Augusto rapproche ces événements de 1497 des expulsions de juifs ayant eu lieu partout en Europe à l'époque.

Il nous apprend au passage que le premier livre imprimé au Portugal en 1487 fut le *Pentateuco de Faro*.

A *contrario* il se réjouit de la réinstallation en ce vingtième siècle de juifs au Portugal et cite les noms des hommes qui ont beaucoup œuvré dans ce sens. □

SUEÑOS DE ESPAÑA

500 AÑOS DE LIBROS EN LADINO²

Il ne s'agit pas ici, à proprement parler, d'un livre mais, catalogue d'une exposition itinérante (présentement en Espagne), il est si bien réalisé, si luxueux, si complet, si joliment illustré, qu'il devrait rendre jaloux bien des éditeurs de livres...

A l'origine, la création en Israël de l'Autorité Nationale pour le Ladino, (décision de la Knesset en mars 1996, mise en route officielle en novembre 1997).

Bientôt après, les initiatives de Moshe Shaul, Avner Pérez, (Institut de Maale Adumim) de réunir de vieux livres rédigés en judéo-espagnol et en caractères *rachi*, qui se perdront inéluctablement si on ne les recueille pas maintenant de la main des propriétaires souvent âgés, lorsque les générations plus jeunes ne sauront plus lire cette langue.

Une première exposition en Israël recueillit un grand succès et la collection fut demandée en Espagne, par diverses villes du RED³ parmi lesquelles elle circule maintenant.

Le superbe catalogue que nous avons en mains est celui édité à Ávila où l'exposition se tint jusqu'à la mi-octobre. Il comprend donc une première partie consacrée aux souvenirs juifs d'Ávila, une seconde décrivant l'exposition proprement dite, puis des annexes passionnantes. La préface concernant les juifs d'Ávila, par Serafín de Tapia, est remarquable de précision sereine et d'analyse fine. La principale communauté juive de Castille comprenait un millier d'âmes qui, dans leur immense majorité, quittèrent la ville pour le Portugal le premier jour d'août 1492. Quelques familles revinrent, acceptant le baptême.

Le catalogue proprement dit est superbement illustré, et explique chaque pièce. La présentation en est faite en espagnol alors que, sur place, les tableaux, légendes et autres éclaircissements sont affichés en judéo-espagnol, ce qui doit être à la fois insolite et intéressant pour les visiteurs locaux...

Cette partie "catalogue" est suivie d'un exposé de Moshe Shaul sur la langue, d'un autre de Moisés Orfali (de l'Université Bar-Ilan) sur la diaspora sépharade et ses caractéristiques linguistiques et littéraires.

En appendice figurent des textes peu connus : l'arrêté d'expulsion de 1492,⁴ mais surtout des textes législatifs espagnols concernant les Sépharades balkaniques.

Le premier est le "Décret royal du 20 décembre 1924 sur l'attribution de la nationalité espagnole aux protégés d'origine espagnole" dit "décret Primo de Rivera", et les circulaires d'application. Un décret dans le même esprit daté d'avril 1931, et surtout un autre, signé du général Franco de décembre 1948, avec la liste nominative des bénéficiaires, originaires d'Égypte et de Grèce, puis un de 1958.

Nous aurons à y revenir. □

Jean Carasso

David I. Kertzer

PRIGIONIERO DEL PAPA RE ¹

Il y a longtemps que nous voulions commenter le livre de David Kertzer. Nous sommes en pleine actualité. La presse retentit des protestations de tous les esprits libéraux face à l'incroyable béatification de celui que l'Histoire retiendra comme le symbole d'une Église médiévale et entêtée, le pape Pie IX, coupable, en plein siècle des progrès, d'avoir ravi un enfant à sa famille légitime, non content d'avoir rétabli le ghetto. Un demi-siècle de patient dialogue entre catholiques et juifs de bonne volonté, aboutissant à Vatican II et aux sincères et récentes repentances est remis en cause. Le cardinal Ratzinger a revêtu le masque de l'altière bonne conscience de l'Église pour affirmer que le pape contesté n'avait été que le défenseur de "la civilisation chrétienne". De quelle civilisation s'agit-il ? Kertzer nous l'explique mieux que personne.

S'il fallait prouver que conciles ou repentances ne font pas l'Histoire, il nous suffirait de reprojeter à la télévision le visage du préfet de la Congrégation de la foi, le cardinal Ratzinger, l'expression dure et fermée, balayant d'une autorité glacée toutes protestations pour proclamer le bien fondé de la béatification du pape Pie IX, "défenseur de la civilisation chrétienne".

"Le présent, aimait à dire Braudel, ne s'explique que par le passé, un passé relativement lointain". Et quand on parle de l'Église catholique et de sa domination, quelles que soient les évolutions réconfortantes, la sincérité des dialogues actuels, le passé pèse d'un poids exceptionnel et surprenant. On a beau théoriquement le savoir, on s'étonne en effet que ce poids soit assez lourd pour que, en dépit de la modernité non déniale de bien des évêques, les héritiers du pire cléricanisme du XIXe siècle participent toujours pleinement au pouvoir, et puissent nous affirmer aujourd'hui encore au nom de leur Église : oui, le Pape Pie IX n'a fait que défendre la civilisation chrétienne quand il ravissait à ses parents à l'âge de six ans, en 1858 à Bologne, l'enfant Edgardo Mortara. La raison morale et juridique invoquée pour un tel forfait ? Une domestique ignorante le voyant malade, à l'insu des parents et croyant bien faire, l'avait baptisé elle-même par quelques gouttes d'eau de puits, se confessant ensuite à son prêtre. Ce dernier fit remonter l'information jusqu'à l'inquisiteur, puis au souverain pontife qui, vu l'urgence, fit enlever l'enfant par les carabinieri, la nuit tombée. Malgré les supplications des père, mère et sœurs, les protestations de toutes les têtes couronnées, Napoléon III, François-Joseph, Victoria, Pie IX n'en démordit pas. L'enfant ne serait rendu que si les parents acceptaient eux aussi leur conversion. Sans quoi il était à craindre que les époux Mortara l'élèveraient dans leur propre religion, crime irréparable dès lors qu'il était devenu, malgré lui et malgré eux, chrétien. En foi de quoi, et

pour l'amour qu'il portait à Edgardo, Pie IX l'adopta, lui donnant son propre prénom, Pio.

Peu de juifs de nos jours, encore moins de chrétiens, ont une bonne connaissance, ou même une connaissance tout court, de ce *caso Mortara*.² C'est sans doute pourqu岸, furieuse que l'état de l'opinion lui ait volé la béatification de Pie XII, l'aile conservatrice – pour ne pas dire réactionnaire – de la Curie a pris cette fois l'opinion de court. Au sommet, l'Église lui aura concédé cette satisfaction : pour ne pas lui infliger l'humiliation d'une béatification "Jean XXIII sec", se croyant ici de surcroît à l'abri des tempêtes qu'aurait soulevé un "Saint Pie XII", elle a trouvé un joker : Saint Pie IX.

Ne l'ignorons pas : dans cette branche autoritaire du catholicisme, le seul fait pour un non catholique de donner son sentiment sur l'opportunité d'une béatification est vu comme une intolérable immixtion.³ Rien ne nous empêchera cependant de trouver et de déclarer choquante et coupable cette décision en ce qu'elle légitime rétroactivement un cruel rapt d'enfant ; et de la croire inopportune par son aspect provocateur, sans compter les gages offerts ainsi aux plus passéistes et arrogants des intégristes.

Tout non initié abordant cette affaire marque d'abord son étonnement : quoi ? en 1858, en pleine Europe, de telles pratiques médiévales ? Et sa surprise s'accroît en apprenant qu'à l'époque, malgré les protestations fermes des monarchies catholiques, France, Autriche, Savoie, toute l'opinion cléricale en France, en Autriche, en Italie, manifestait son soutien au pape, alors que les catholiques libéraux, il faut les saluer, même en Espagne, exprimaient leur désaccord. Examinons le pauvre "argumentaire" de la *Civiltà Cattolica*, organe de la Compagnie de Jésus, ayant présent à l'esprit qu'il était celui des milieux catholiques français et de leur presse, dans leur majorité :

"La loi civile ne dispose-t-elle pas qu'au père dénaturé et homicide on soustrait le fils pour garantir sa vie ? Et pourquoi donc serait-il injuste de faire pour la vie éternelle d'une créature humaine ce qu'il aurait paru très juste de faire pour sa vie temporelle ?"

"Cela vous paraîtrait-il beau et généreux d'abandonner cette pauvre créature faible et solitaire et de la jeter au sein d'une famille "judaique", laquelle, sans ambage, se déclare prête à employer tous moyens de ruse, de persuasion, et peut-être encore de violence, pour le pousser, en un triomphe facile, à l'apostasie ?"

Et voulant méconnaître l'amour meurtri des parents, la *Civiltà Cattolica* expliquait ainsi leur apparent désespoir : "Ils font les désespérés, non point parce qu'on leur a temporairement soustrait un de leurs huit enfants ; alors que même ainsi, il leur en reste sept à la maison (sic !), mais parce que c'est l'Église catholique qui l'a gagné." A l'occasion d'une autre affaire de rapt d'enfant juif, l'enfant Montel, le comte Rayneval, ambassadeur au Saint-Siège, avait décrit ainsi l'état d'esprit des cercles dirigeants romains : "J'ai pu noter à propos de cette affaire, que la haine et le mépris contre la race juive, même chez les

¹ Prisonnier du pape-roi. Histoire d'Edgardo Mortara, juif ravi à l'âge de six ans par la Sainte Église Romaine dans le Bologne de 1858 1997 Édition américaine chez A. Knopf Inc, 350 pages. Édition italienne chez Rizzoli à Milan.

² Aucune mention n'en est faite dans l'article "Pie IX" de l'Encyclopédie Larousse où, d'ailleurs, il n'existe pas d'article "Mortara". Aucune mention n'en est faite davantage dans le Dictionnaire encyclopédique d'histoire de Michel Mourre dont les tendances cléricales sont connues.

³ Cf Jacques Nobécourt in Revue Études, juillet-Août 1999 : "Pie XII, un "procès biaisé"?", p. 79 : "Une ingérence, abusive dans la forme, exorbitante sur le fond".

En cette même page 5 et dans l'édition précédente, nous avons commenté le bon livre de Mireille Boccara Cacoub : "Le fusil d'Eliaou", omettant le nom de l'éditeur : il s'agit de Publisud, 1994, 270 pages, arbre généalogique, chronologie.

Avec nos excuses aux lecteurs et à l'auteur.

LR

esprits les plus éclairés, se perpétuent ici dans toute leur force.”

N’y aurait-il que l’affaire Mortara d’inscrite dans les pages noires de l’histoire de l’Église – celles-là mêmes qui justifiaient toutes les “repentances” –, que la béatification mériterait notre indignation. Mais ce fait ne peut s’isoler de son environnement néfaste. D’autres enfants avaient été l’objet des mêmes agissements. Peu après, en 1864, sous le même pape, le fils d’un petit cordonnier de Rome, Giuseppe Coen, était enlevé pour être placé dans une maison de catéchumènes, sans plus jamais revoir ses parents. Comme le petit Mortara, dûment formé par les pères, il fit une carrière ecclésiastique.¹ Mais surtout le pape Pie IX fut l’artisan du retour à l’ancien régime par la “désémancipation” des juifs, effaçant tous les acquis de la période française.

Resituons ce que représenta pour les juifs romains l’arrivée des troupes de Bonaparte, et donnons la parole à David I. Kertzer :

“Même les juifs virent s’avancer un monde nouveau quand les troupes françaises qui envahissaient le continent au nom de la nouvelle trinité: Liberté, Égalité, Fraternité, défoncèrent les portes du ghetto et les brûlèrent en un bûcher purificateur pour l’édification du peuple.”

Les papes n’attendaient que la défaite française, ardemment souhaitée, pour revenir au bon vieux temps : rétablissement du ghetto, dès 1814, et des incapacités civiles et professionnelles. Durant le carnaval, les rabbins étaient tenus de se présenter en costume grotesque, vêtus de noir en caleçons courts, une pèlerine (*mantellino volante*) et une espèce de cravate pendant sur la poitrine, servant de cible à la foule railleuse. Tous les usages associés à la modernité furent prohibés, par exemple les vaccinations contre la variole. Des juridictions d’exception furent créées pour la répression des patriotes. Des centaines de condamnations furent prononcées dont certaines à la peine de mort. Sur le plan des mœurs une impitoyable législation contraignait les filles-mères à remettre leur enfant à l’œuvre dite des *bastardini*. La simple vue d’un enfant naturel aurait été source de scandale public.

C’est sans doute tout cela que Mgr Ratzinger appelle “défense de la civilisation chrétienne”.

René Rémond, catholique libéral proche de la hiérarchie catholique française, a montré que l’anticléricalisme en France s’est surtout nourri du cléricalisme. Et l’exemple le plus frappant qu’il énonce est celui de l’affaire Mortara. “On ne pouvait imaginer, écrit-il, démonstration plus éclatante de la pérennité et de la prétention de l’Église sur les âmes. Le conflit entre les droits de la famille et les prétentions cléricales, les affrontements entre la famille naturelle et la société ecclésiale, la méconnaissance des sentiments les plus élémentaires, l’inhumanité de la façon de procéder, tout était réuni pour mobiliser l’opinion et revigorer l’anticléricalisme.” Plus loin il observe :

“Or, les défenseurs du catholicisme, loin de prendre leurs distances par rapport à l’attitude prise par les autorités romaines, épousèrent leur

cause et s’attachèrent à démontrer qu’elles avaient agi en étroite conformité avec le droit canon et que tout autre comportement eût été contraire au devoir envers la vérité”.²

L’ouvrage de René Rémond, rigoureux et équilibré reste malgré tout l’œuvre d’un catholique de qualité mais d’appareil, reconnaissant la responsabilité du cléricalisme lui-même dans cet anticléricalisme républicain qu’il déplore. Mais le tableau s’avère plus mesuré dans la dénonciation de la tyrannie romaine que dans celle des outrances de ses adversaires. Oui, l’affaire Mortara y est exposée objectivement. Pourtant, sous la plume de l’auteur, on sent non la fustigation, mais l’inconfort, comme si ses quatre pages de texte sur cette immense affaire s’étaient trouvées quasi stérilisées par ce qui leur manquait : une saine explosion d’indignation. Mais fustige-t-on un pape ? Kertzer, qui n’a certainement pas lu Rémond, affirme que pour les historiens de l’Église l’affaire Mortara a une certaine importance, mais que leur intérêt (il cite Giacomo Martina et Roger Aubert) se concentre surtout sur l’impact négatif qu’elle eut sur l’Église.

Le seul livre que mérite la dimension de l’affaire est bien celui de David. I. Kertzer. On ne peut le résumer tant est grande sa richesse. Il n’est malheureusement pas encore traduit en France. Si l’on veut que ce mauvais coup, la béatification de Pie IX, ne passe pas à la trappe, il faut pourtant le lire d’urgence : en anglais, ceux qui le peuvent, en italien quelques autres. Mais que vite un éditeur français se propose. Il aura des lecteurs. Ce livre m’a révélé ce qu’aucun autre n’avait dit. Ce dernier épisode de l’affaire ou le père Mortara, bien des années plus tard, vieilli par ses épreuves, fut injustement accusé par une rumeur calomnieuse du meurtre d’une autre employée qui, sous le coup de difficultés sentimentales, s’était défenestrée. Il subit le calvaire qui attendait un Dreyfus. Emprisonné, condamné une première fois, puis acquitté solennellement par la Cour d’Appel, sa pleine innocence étant démontrée, il mourut peu après de lassitude et de chagrin.

Kertzer dédie son œuvre à la mémoire de son père, rabbin aumônier de l’armée américaine qui participa à la libération de Rome, le 4 juin 1944, et y célébra le 9 juin, conjointement avec le Grand Rabbin, devant une foule de quatre mille personnes, le premier office dans la synagogue centrale réaffectée. Un soldat américain d’origine romaine, ignorant le sort de ses parents restés en Italie, demanda à l’aumônier s’il pouvait vérifier s’ils ne se trouvaient pas là. Le rabbin Kertzer pria le soldat de rester à ses côtés durant l’office. Un cri de joie éclata aussitôt dans l’assistance, celui de la mère accourant pour embrasser son fils. Sans doute ce souvenir a-t-il contribué à faire naître en David Kertzer sa grande affection pour l’Italie et les Juifs italiens, qu’il proclame et explique. Car Kertzer montre une connaissance approfondie de l’Italie du progrès, celle du *Risorgimento*. Sans doute la noble attitude que fut alors celle des pères de l’Italie moderne explique-t-elle le patriotisme que devaient manifester, jusqu’à la volte-face mussolinienne, les communautés juives d’Italie. □

¹ Giuseppe Coen entra dans l’Ordre des Carmélites. Edgardo Mortara, placé sous un faux nom dans le couvent des Canoniques Réguliers en Autriche (alors terre d’asile vaticane) fut transféré l’année suivante dans un monastère de Poitiers où il fut ordonné prêtre en 1873. Pie IX écrivait régulièrement à l’évêque de Poitiers pour demander de ses nouvelles. Mortara fut célèbre comme prédicateur dans toute l’Europe. Le 11 mars 1940, un mois avant l’invasion allemande, il mourut à 88 ans dans une abbaye de Belgique où il s’était fixé, échappant ainsi à une possible déportation contre laquelle sa conversion forcée de 1858 ne l’aurait pas protégé.

LL

² René Rémond, L’anticléricalisme en France de 1815 à nos jours, 1976 Paris, éd. Fayard, 1985 Bruxelles, réédition chez Complexe, p. 156 ss.

Anita et Adèle Fernandez

LES LETTRES D'ADÈLE À SA COUSINE ANNE¹

La plupart des lecteurs de *La Lettre Sépharade* ont entendu parler de la famille Allatini, venue d'Italie s'établir à Salonique au XVII^e siècle, qui pouvait, à l'époque de la guerre de Crimée, rivaliser avec les Camondo.

Des unions matrimoniales avec la puissante famille Fernandez Diaz² favorisèrent la création d'importantes industries, minoteries (À Salonique, l'important bâtiment de la minoterie Allatini, modèle d'architecture pour l'époque de sa construction, existe toujours) brasseries, manufactures de tabacs ce qui, pour des juifs, constituait une nouveauté parmi tant de banquiers et de négociants dans l'Empire ottoman.

Vers 1870, la maison de commerce Allatini crée des succursales en Italie, à Marseille, à Londres, toutes dirigées par un membre de la famille. Contrairement aux Camondo, ils se marièrent tous entre cousins, ce qui aurait dû faire obstacle à la dispersion des héritages, mais qui affaiblit l'ardeur au travail des hommes à tel point que seuls les mariages exogamiques - pour employer un mot savant - lorsque les filles épousaient un homme étranger à la famille, avaient un heureux résultat, spectaculaire parfois. A Marseille, on retrouve alors Darius Milhaud, Marcel Bloch - plus tard devenu Dassault - enfants de deux sœurs Allatini. Eliane Amado leur était très proche, et on peut voir dans ce recueil de lettres que la mère d'Eliane, déportée sans retour, était la sœur de la mère d'Adèle.

Ceux qui, comme moi, ont bien connu Adèle,³ ceux qui connaissaient sa sœur aînée, son frère, sa fille Anita, sont heureux évidemment d'y retrouver un si lointain passé. Mais l'intérêt de ce petit livre va bien au delà, il contribue à l'Histoire qui se fait sous nos yeux, à laquelle, vieux et jeunes, nous participons.

Le lecteur encore ignorant et peut-être peu intéressé par ces détails de famille sera déçu au début par ces lettres qui révèlent, comme autrefois les romans "à l'eau de rose", la futilité de cet univers de jeunes filles. On partage parfois les mêmes impressions que nous laisse le Journal de Marie Bashkirtseff.⁴

On aurait aimé des références plus précises à la vie quotidienne d'Adèle une fois mariée, qui s'est faite plus dangereuse à mesure que la guerre de 1939 s'approchait, et à l'adhésion du couple au Parti communiste. La personnalité médiocre de la destinataire des lettres, captive de ses occupations familiales, effrayée de tous changements, l'empêchait de partager les fortes joies et les fortes émotions de sa cousine; celle-ci comme soigneusement ses récits.

Mais, quand vient la cinquantaine, la personnalité d'Adèle éclate, le ton des lettres change, il est plus grave, les textes sont plus riches et sa joie de vivre, malgré les chagrins, son

extraordinaire énergie, sa gaîté, enrichissent littéralement la correspondance qui prend alors tout son intérêt.

Anita, sa fille, a su, par quelques indications biographiques et quelques brèves notes bien choisies, éclairer et faciliter la compréhension du texte et quel lecteur, quelle lectrice surtout ne sera pas charmé par les croquis d'Adèle ?

Il est certain que l'on n'a là qu'une facette de cette personnalité si riche et qu'un aspect tenu de sa longue vie si remplie. Cette correspondance atteint cependant une valeur historique indéniable et, pour ceux qui éprouveront quelque émotion à la lire, leur intérêt sera soutenu *crescendo* jusqu'à la fin. □

Georges Jessula

Mario Modiano

MODIANO (MODILLANO) THE GENEALOGICAL STORY OF THE MODIANO FAMILY, FROM CA 1570 TO OUR DAYS⁵

Combien d'années a bien pu travailler Mario pour arriver à publier une telle somme ? Il l'avoue lui-même, dix ans ! Mais le résultat est à la mesure de l'effort.

Il s'interroge d'abord sur la localisation primitive du nom, et Salonique revient comme une litanie dès le XVII^e siècle, dans toutes les sources de renseignements qu'il a pu consulter. Depuis le début du XIX^e siècle, bien entendu, les vagues d'émigration successives portent des Modiano partout ! Nous apprenons au passage comment cette famille étendue bénéficia de la protection consulaire toscane puis italienne, et que nombre de Modiano vécurent à Livourne

A sa naissance, il semble que le nom se soit orthographié Modillano. Mais toutes les variantes Modiyano, Moliyano etc. recouvrent une origine commune, s'agissant de versions différemment écrites d'un même phonème.

Si nous considérons le recensement des juifs de Livourne en 1841, nous trouvons trois familles Modiano, toutes en provenance de Salonique, et de nombreux Modigliano, Modigliani, natifs de Livourne ou de Rome. Celui, par contre de 1743 n'en comportait pas. Nombre acquièrent donc la citoyenneté toscane entre ces deux dates.

Mario note que le nom de Modigliano est celui d'un bourg situé à 100km au Nord-Ouest de Florence, où un juif prénommé Moïse, venant de Fano (à 40km au Nord-Ouest d'Ancone) arriva en 1566, puis quitta, qualifié ensuite du nom de ladite commune.

Les grandes sources d'informations sont celles du cimetière de Salonique, détruit en 1943, et les registres du consulat de Toscane

¹ 2000 Éditions Double Interligne
24 rue Emile Lepeu
75011 Paris.
212 pages

² Il y eut à Salonique trois souches familiales Fernandez, que l'on distinguait : Fernandez Diaz, Fernandez Gomez et Fernandez Africano. Le mari d'Adèle était un Fernandez Diaz.

³ Adèle Allatini eut deux filles : Emma, mère d'Eliane Amado, et Anna, épouse Gallula, mère d'Adèle, épouse Fernandez. C'est leur fille Anita qui édite les lettres. Anne, destinataire des lettres, est fille de Moïse Allatini et de Sophie Bloch, fille d'Achille Bloch et d'Anne Allatini.

⁴ Très douée pour la peinture, elle mourut tuberculeuse à 24 ans en 1884.

son journal, qui avait attiré l'attention de Maurice Barrès a connu une grande célébrité malgré les nombreuses coupures effectuées. Une édition intégrale vient de paraître.

⁵ En anglais - 2000
La généalogie de la famille Modiano d'environ 1570 à nos jours.
Chez l'auteur à Athènes. Nous consulter.
213 pages.
Index des noms cités de collatéraux.

Mario Modiano ne l'exprime pas aussi crûment, mais il nous plus facile, à nous, d'écrire que le nom de Modiano à Salonique était probablement celui auréolé depuis toujours de la meilleure, de la plus indiscutable et pérenne réputation. On comprend la volonté de maintenir ce nom prestigieux (cf page 135).

GJ

JG

GJ

¹ Ce phénomène avait été bien observé déjà dans l'étude d'Anne-Marie Rychner Faraggi sur les Mallah, publiée en mars 1997 et dont nous avons rendu compte

NDLR

² En espagnol. 2000, Palmart Editorial, Carcaixent, 14 28a 46007 Ciudad de Valencia 107 pages.

³ 1998 *Introducción a la literatura de los judíos sefardíes*, Palmart Editorial, commentée dans notre numéro 28. 1999 *Antología de poetas sefardis kontemporaneos*, Ediciones Capitelum, commentée dans notre numéro 31.

⁴ **Note de la rédaction :**
C'est avec beaucoup d'habileté que Salvador entremêle non seulement les époques, comme il est dit ci-contre, mais aussi les langues : l'espagnol et le judéo-espagnol. Et comme l'essentiel de son lectorat se situera probablement en Espagne, le lecteur espagnol y trouvera avec surprise des traces de sa propre langue ancienne, ce dont les spécialistes et universitaires sont bien informés, mais pas le public. Souhaitons donc à Salvador une aussi grande audience que possible, dans son pays, mais ailleurs aussi.

dans cette ville qui permettent à Mario de remonter dans sa propre ascendance à Samuel Isaac, Grand Rabbin de la ville en 1697. De nombreux rabbins se retrouvent dans la lignée.

Ce qui est passionnant dans ce livre est qu'il offre l'opportunité à Mario de raconter maintes anecdotes, de situer le contexte historique.

Plus près de nous défilent tous les "grands" Modiano : Saül, le banquier, Elie l'architecte responsable du bâtiment des douanes à Salonique et de ce que l'on continue d'appeler "le marché Modiano", Moisé, chirurgien chef de l'hôpital italien à Salonique au début du siècle etc. Il n'est pas question ici de les décrire tous... mais Mario, lui, s'y efforce.

Quel Salonicien de Paris, malade entre les deux guerres n'a pas été soigné ou opéré par le Dr Vidal Modiano, co-fondateur de l'Union des Israélites Saloniciens de France (U.I.S.F.) devenue ultérieurement Union des Israélites Sépharades de France ?

Cette étude semble bien entendu particulièrement aux Modiano. Mais elle brasse de si nombreux noms qu'elle en devient un bon échantillon statistique d'une population salonicienne au travers des siècles.

Les remarques et réflexions qui nous viennent à l'esprit sont celles-ci :

- l'absence de conversions vers le catholicisme mais au contraire le bon nombre vers l'islam en 1666 surtout avec l'épisode Sabbetaï Zvi, puis ultérieurement encore, mais rarement.

- une confirmation de la loi d'endogamie : les juifs de Salonique, conformes en cela à toutes les populations de n'importe où dans le monde jusqu'au début, voire à la moitié du XXe siècle, se mariaient entre eux. L'"Autre" commence tout près !

A l'intérieur de ces prémisses, on peut observer :

- une forte propension à rester dans leur milieu social. On ne sera alors pas surpris dans ce cadre là, de rencontrer passablement

- de co-sanguinité, d'autant que le mariage entre oncle et nièce n'était pas interdit.¹

La loi d'endogamie et ses conséquences sont beaucoup moins observées lors des réémigrations vers l'Europe occidentale, les Amériques ou d'autres continents.

Ce que nous suggérons maintenant est qu'un plus jeune (non pas que Mario ne soit pas toujours jeune... mais il a le droit de se sentir saturé !), prenant le relai, procède à une analyse statistique de ce travail, sous un angle impersonnel cette fois, pour en tirer des conclusions générales. C'est ainsi que s'écrit l'Histoire, suite de réflexions générales bâties sur un rassemblement et une mise en ordre, en perspective, de faits minimes. □

Jean Carasso

***El ke byen pensa,
byen alkansa****

* Celui qui pense bien réussit

Salvador Santa Puche

LLORARÁS POR SEFARAD²

Encore un merveilleux livre que nous offre Salvador, jeune professeur, chercheur et auteur espagnol dont nous avons déjà parlé dans quelques-uns de nos précédents numéros.³ Cette fois-ci, Salvador ne nous propose ni une étude, ni une anthologie, mais un roman plein de verve.

Les seize chapitres de *Llorarás por Sefarad* entraînent le lecteur de Tolède à Salonique, de Paris à Jérusalem à travers plusieurs époques. Les décors et les scènes se succèdent, reconstituant au fil des pages et au gré des allers et retours dans le temps, la trame de plusieurs histoires, sans jamais provoquer de confusion dans l'esprit du lecteur.

Gerardo, figure principale du roman, est un jeune professeur espagnol alcoolique et paranoïaque qui mène des recherches sur la déportation de la communauté juive de Salonique. Un ami, le docteur Mendoza, le met en contact avec le docteur Behar, vieux médecin judéo-espagnol qui habite Jérusalem. L'ouvrage commence par deux lettres d'une correspondance échangée entre le docteur Behar et Gerardo, le premier s'exprimant en judéo-espagnol, langue de son enfance et le second en castillan. Le jeune chercheur informe Jacob Behar de son arrivée imminente en Israël afin d'y être présenté à la *sinjora* Arditi qui, de par son témoignage, lui permettra de conclure ses recherches. Ce séjour à Jérusalem sera une seconde naissance pour Gerardo qui est un être troublé. La Terre Sainte permettra au jeune espagnol de rencontrer l'amour, de régler ses problèmes avec l'alcool et la paranoïa, d'entrer en contact avec ces descendants des juifs expulsés d'Espagne que sont les judéo-espagnols et enfin, d'éclaircir en partie le mystère entourant la disparition d'un jeune noble espagnol amoureux d'une juive à la veille de l'expulsion de 1492.

Salvador Santa Puche a su donner à son roman un souffle qui maintient l'attention du lecteur d'un bout à l'autre de l'ouvrage. De nombreux aspects de l'histoire et de la culture sépharades sont évoqués : les pogroms de 1391, le décret d'expulsion de 1492 et le départ des juifs d'Espagne pour l'Afrique du Nord et l'Empire ottoman, la langue judéo-espagnole, la persévérance de judéo-espagnols à travers le monde à maintenir leurs traditions et leur langue, l'intérêt des Espagnols pour cette culture, etc.

Saluons ici le dynamisme de Salvador Santa Puche qui ne cesse de travailler à la promotion de la culture et de la langue judéo-espagnoles et remercions-le de nous avoir offert ce beau roman qui saura plaire, tant au "séfarviste" avisé, qu'au lecteur néophyte.⁴ □

Gaëlle Collin

Henriette Azen

MON UNIVERS FRANCO-JUDÉO-HISPANO-ARABE¹

Si ce n'est pas là un livre d'ethnologie, cela y ressemble bien à certains égards ! Il serait d'ailleurs plus juste d'exprimer que c'est un livre de matière première brute pour ethnologue, une vraie curiosité.

Henriette commence par rappeler l'historique de ses recherches, son acharnement à noter tous les détails, les proverbes, les berceuses, les chansons, les tranches de vie qui lui reviennent de son enfance oranaise.

Nous l'avons déjà noté dans la LS, la richesse de sa mémoire tient à ses propres efforts, mais aussi à la variété de ses origines : un père judéo-arabe, et une mère judéo-hispanophone, Reine Bibas, fière de ses 17 générations d'ascendants *dayanim* (juges au tribunal rabbinique).

A dix neuf ans, institutrice, Henriette épousa son Azen de mari, de mêmes origines qu'elle : leurs pères s'entretenaient entre eux en judéo-arabe, et leurs mères en judéo-espagnol.

Joseph Azen - heureusement titulaire d'un emploi à la SNCF - et son épouse Henriette eurent à fuir l'Algérie en 1962 et, comme pour tous les autres, la réinstallation fut difficile.

Et cahin-caha, en français et en judéo-espagnol tétouanais alternativement, parfois en arabe, Henriette raconte les ancêtres qu'elle a connus, ce qu'elle a pu reconstituer de leur vie, l'atmosphère qui régnait dans leur milieu, etc.

Son récit est constitué de séquences écrites à des dates très diverses, et qu'elle a rassemblées ici, offrant souvent les équivalents arabes des nombreux proverbes qu'elle cite - tant les cultures, au Maghreb, étaient proches ! - de recettes de cuisine (lisez la fabrication du pain du Chabbat, en page 35 et sqq), d'aspects de la vie quotidienne (qui ne s'amuserait de sa description de scènes vécues au hammam, pages 96 à 101 ?). Le chapitre des "remèdes de bonne femme" est édifiant, surprenant, lorsque Henriette nous dit s'y tenir encore autant qu'elle le peut, ayant ainsi élevé ses enfants.

Maintes occasions nous sont offertes de comparer le judéo-espagnol tétouanais et le balkanique, avec similitudes et différences. L'auteure en analyse elle-même certaines, puis cite nombre de proverbes communs à ces deux branches de la même culture. Nous en rapportons un ci-contre (de sa page 91).

Henriette Azen nous promet de raconter, de raconter encore. Qu'elle nous vive 120 ans en bonne santé... et poursuive son œuvre ! □

Jean Carasso

Matilda Koen-Sarano

KUENTOS SALADOS DJUDEO-ESPANYOLES²

Matilda nous raconte dans sa préface qu'elle a recueilli au cours de sa carrière, auprès d'une centaine d'informant(e)s, plus de 1200 contes. Comme elle est toute jeune de cœur et d'esprit, qu'elle connaît le monde entier, qu'elle a des amis partout et un redoutable automatisme pour prendre des notes ou lancer une bande magnétique durant que vous lui parlez, faites le compte et gardez espoir...

Matilda en a donc publié jusqu'ici 700 en divers volumes dont nous avons toujours rendu compte dès leur parution en Israël, tant ils ont attiré notre attention par leur spontanéité, leur fraîcheur et l'énorme quantité de sagesse incluse.

Ce nouveau petit volume fort élégant nous vient d'Espagne cette fois, rédigé en judéo-espagnol seulement (alors que ceux édités en Israël le sont en judéo-espagnol et en hébreu), éclairé de notes pertinentes à l'usage d'un public hispanophone supposé ne pas saisir le sens des mots d'origine non espagnole, turcs, hébreux, français et autres prononcés tout naturellement par les informants, souvent d'origine turque et vivant en Israël.

En effet, comme tout ethno-sociologue, Matilda, en tête de volume, nous fournit une petite note biographique sur ses interlocuteurs, dont le nom signe chaque conte.

Vous pouvez évidemment vous poser la question de savoir pourquoi ce volume n'est rédigé qu'en judéo-espagnol et édité ailleurs qu'en Israël où Matilda vit ! Trouvez la réponse par vous-mêmes, nous ne vous aiderons pas...

Quoiqu'il en soit, ces contes salaces le sont de diverses manières : parfois par l'impertinence, parfois par l'érotisme exprimé (cf. *Rekuesta lejítima*, ou *Es lo mizmo ?*), souvent par une combinaison des deux (cf. *No todos son mizmos*) parfois par le simple fait de dire le généralement non-dit (cf. *Suzana i la rubisa*, Suzanne la prostituée qui, à l'entrée du bain public, bouscule d'autres femmes, y compris l'épouse du rabbin, pour passer avant elles et qui s'excuse ainsi auprès de cette dernière : "Toi, un seul homme t'attend; moi, cent un !").

Le plus fréquemment exprimé, au travers d'histoires humoristiques montrant une inépuisable imagination, reste la frustration féminine (*El fustan del amor*, ainsi que *Kuando enkolgar ?* et la superbe *Una chika merenda*).

Ne sont pas absentes non plus les revanches impertinentes du faible sur le fort, de l'humble sur le sultan, de la femme sur l'homme (cf. *Aferrar la okazió*) du crypto-juif sur le curé (cf. *Al tiempo de la Enkizisió*).

Comme l'exprime Matilda dans sa préface : "Mais où se trouve la frontière du salace ?"

A vous de trancher ! □

Jean Carasso

¹ 2000 chez l'auteure, 5 Av. du Général Leclerc 94200 Ivry-sur-Seine 114 pages.

² En judéo-espagnol. 2000 Contes salaces judéo-espagnols Ediciones Capitelum C/Carcaixent 14, 28a E-46007 Valence. "le seul éditeur au monde qui n'offre de livres qu'en judéo-espagnol" fax 34 96 380 37 76 105 pages, notes éclairantes de Salvador Santa Puche.

Richard Zimler

THE LAST KABBALIST OF LISBON¹

¹ en anglais
2000 "Le dernier
kabbaliste de Lisbonne"
The Overlook Press
Peter Mayers Publishers,
Inc.
Lewis Hollow Road
Woodstock,
NY 12498 USA
318 pages
www.overlookpress.com

**Encore une fois
en cette occasion,
nous constatons
qu'un roman,
fut-il policier
comme celui-ci,
apporte autant
d'informations
historiques
qu'une étude...**

Le rôle du Portugal dans le triste exil des Séphardim n'est pas un sujet bien connu.² Suite au décret d'expulsion de 1492 des Souverains de Castille et d'Aragon, des dizaines de milliers de juifs espagnols se rendirent au Portugal où l'Inquisition n'était pas encore installée. Ils payèrent une somme importante au Roi du Portugal pour obtenir le droit d'entrer dans le pays. Mais le cauchemar conversion/Inquisition se propagera bientôt de l'Espagne au Portugal.

Richard Zimler situe cette œuvre de fiction et roman policier à cette époque. Zimler, un Américain vivant au Portugal depuis une dizaine d'années, est professeur de journalisme à l'Université de Porto. Le contexte du roman fournit au lecteur des informations sur l'exil des Sépharades qui n'est peut-être pas assez bien connu, et sur celui de la vie au Portugal au début du XVI^e siècle.

Le Roi Manuel Ier est considéré comme un des grands souverains du Portugal. Il a régné pendant la période où le Portugal dominait les routes commerciales, enrichissant le pays plus que jamais. Une présence juive existait déjà au Portugal au moment où ce pays était devenu chrétien. Quant à la contribution juive au développement du pays aux XV^e et XVI^e siècles, elle fut considérable et peut-être même inestimable. Les juifs étaient considérés comme d'utiles citoyens par le roi, en tant que cartographes préparant les cartes des explorateurs ou en tant que médecins ou banquiers soutenant politiquement et financièrement les grandes explorations du Portugal. Quand Ferdinand et Isabelle d'Espagne proposèrent leur fille en mariage au Roi Manuel, ils exigèrent l'expulsion des juifs vivant dans le pays. Ayant d'abord donné son accord et ordonné l'expulsion des juifs du Portugal en 1496, Manuel Ier revint sur sa décision et opta pour une approche différente. Il estimait en effet inconcevable de perdre des citoyens si utiles et l'exemple de l'Espagne voisine, appauvrie par de tels départs, ne manquait pas de le frapper.

En 1497, il ferma donc les frontières du Portugal aux juifs et ordonna que ces derniers soient tous convertis au catholicisme, leur donnant vingt ans pour renoncer à leurs coutumes juives. La plupart des juifs se convertirent tandis qu'un certain nombre tuèrent leurs enfants et se suicidèrent pour éviter d'en passer par là.

Le lecteur se retrouve à cette terrible époque par le biais de la découverte dans l'Istanbul d'aujourd'hui d'un manuscrit écrit en 1530 par Berekiah Zarko. Ce nouveau chrétien, Berekiah Zarko s'était enfui de Lisbonne pour se rendre à Constantinople où il était redevenu

juif. Zarko se sent obligé de raconter l'histoire du meurtre de son oncle, Abraham Zarko - un kabbaliste renommé - pendant le terrible pogrome de Lisbonne.

Zimler nous plonge dans le monde des nouveaux-chrétiens de Lisbonne, chrétiens en dehors mais juifs à l'intérieur et parfois même ouvertement juifs. C'est un monde d'interactions complexes entre chrétiens, musulmans et juifs où la *convivencia* n'a plus cours. Nous sommes transportés dans un monde où le prêtre célèbre *Pesah*, où le rabbin vend du tissu et soutient moralement le clergé catholique et où les nobles cachent leur judaïsme discrètement mais avec détermination. L'ambiance que Zimler décrit est réaliste et tendue, électrique. Des Dominicains furent les leaders du pogrome de 1506 à Lisbonne contre les nouveaux-chrétiens au cours duquel des milliers de personnes furent probablement tuées et brûlées. Au moment du pogrome, le roi ne contrôlait pas la ville de Lisbonne et son trône semblait menacé.

C'est au milieu de cette tourmente que Berekiah retrouve son saint oncle, tué, et dans une position compromettante, dans le sous-sol de sa maison où se trouvaient une synagogue et un logement dans lequel son oncle écrivait des manuscrits en hébreu. Il ne tarde pas à apprendre que cet oncle appartenait à un groupe faisant sortir clandestinement des textes hébreux d'Espagne pour les envoyer à Salonique ou Constantinople. Son but était de les soustraire à la mainmise des chrétiens et à leur destruction possible. Au cours de son enquête, Berekiah soupçonne que le meurtre du saint homme a pu être l'œuvre d'un nouveau-chrétien. L'intrigue est intense et les images peintes sont parfois macabres.

La lecture de ce roman permet de mieux comprendre plusieurs points. Tout d'abord, une conversion forcée, non approuvée par l'Église mais cependant valide n'était pas suffisante pour détourner les juifs de leur culte et des coutumes juives. Ceci nous conduit aussi à mieux réaliser comment ces nouveaux-chrétiens, hors de la Péninsule ibérique, fondèrent des communautés basées sur la Halacha, à Amsterdam et Hambourg par exemple. De plus, il est utile de remarquer que la terreur dans laquelle vivaient ces crypto-juifs rendait leur existence impossible. Alors que beaucoup de convertis acceptèrent leur nouvelle religion et restèrent, beaucoup aussi, influencés par la haine des vieux-chrétiens et le manque d'espoir de revenir au judaïsme, cherchèrent de nouvelles terres où ils pourraient vivre comme leurs ancêtres avaient vécu.

Le roman policier de Zimler pendant *Pesah* 1506 nous fait côtoyer des représentants de toutes les couches de la société portugaise du début du XVI^e siècle et observer leurs interactions. Bien que quelques descriptions du livre soient désagréables à lire, ce roman offre au lecteur une peinture lucide d'un moment critique de l'histoire juive ibérique. □

Robert Nussenblatt³

² Il est justement étudié en détail dans le premier article de ce numéro, en page 2.

³ Traduit de l'anglais par Rosine Nussenblatt.

Itinéraires exemplaires

LES FERRO RETOURNENT À CORFOU

Les rassemblements familiaux ou d'homonymie se pratiquent de plus en plus : les Carasso qui, il y a bientôt dix ans, s'étaient réunis sur un bateau ancré devant Notre-Dame de Paris, quelques Saporta à Versailles, le grand succès qui s'amplifie des réunions successives des Saltiel ici ou là en Europe, font figure de pionniers. Sans parler des Abravanel et des Modiano qui publient chacun un bulletin à périodicité aléatoire...

Mais il était plus difficile de regrouper à Corfou autant de parents venus de directions diverses, de tous les continents, affirment-ils entre eux.

Le projet datait de 1998, les premières démarches étaient conduites par Ruth Berger et Anne Mioni, cette dernière enlevée depuis à l'affection de ses parents par une cruelle maladie.

C'est Dan, le frère de Ruth et Stella Leoncini qui assurèrent l'exécution de ce vaste projet, à la satisfaction de tous les participants.

Le journal new-yorkais "Forward" publie une lettre de Corfou baptisée *Sephardic Reunion* qui évoque le rassemblement de tous ces cousins apparentés à la famille Ferro. Autrefois les Ferro étaient nombreux dans l'Adriatique, de Trieste à Corfou. L'auteur de l'article publié dans "Forward", Daniel Berger, émet l'hypothèse que ses ancêtres auraient fui la ville de Faro au Portugal, ce qui leur conférerait une indéniable origine sépharade. Mais ne peut-on pas penser simplement à un métier, celui des forgerons travaillant le fer, tout comme les Goldsmith travaillaient l'or ? Il faudrait y voir de plus près...¹

A Corfou, il y eut autrefois deux communautés, la plus ancienne venait du continent grec, souvent de Janina, ils se nommaient eux-mêmes Romaniotes, on les appelait *i Terrieri*. La seconde résultait d'une migration du sud, de l'Italie (les Pouilles) : on leur donnait le nom de *Pugliesi*. Lorsque cette région passa sous la domination espagnole, ils durent s'exiler au Nord ou à l'Est.

Mais ces malheureux avaient-ils leurs origines en Espagne ? Parmi les habitants de la *judiaria* de Trancoso, petite ville du centre-nord du Portugal, on trouve un João Rodrigues Ferro, qui fut anobli par le roi Manuel, ce qui ne l'empêcha pas d'être arrêté par l'Inquisition de Valladolid. Il fut jeté en prison, âgé de 83 ans, et y mourut.

Quelques-uns peut-être venaient en effet de la Péninsule ibérique, mais la majorité des juifs du Sud de l'Italie et de la Sicile s'y trouvaient déjà du

temps de la conquête arabe. J'exprime ici mon opinion qui me vaut de courtoises discussions avec l'un de mes collègues qui a tendance à réunir les juifs de Corfou avec ceux de Salonique.

Si les Ferro avaient autrefois travaillé le fer, il y a fort longtemps qu'ils s'étaient éloignés de la forge. Ils pratiquaient le négoce de l'huile d'olive, ce qui, plus tard les conduisit sur la côte ligure, unis aux Viterbo, eux aussi venus de Corfou. Mais il y avait à Corfou une autre spécialité, celle de la fabrication des ombrelles et des parapluies, de sorte qu'on distinguait deux branches familiales : les *Ferro olio*, et les *Ferro ombrello*. Les esprits mal intentionnés prétendent que le climat a changé et que le débouché de parapluies s'est tari avec le départ des Anglais de l'île en 1860...

Parlons un peu des Jessula, un prénom souvent employé comme nom de famille (comme Jacob, Salomon, Isaac etc...). Il se retrouve encore souvent à Janina, cependant ma famille paternelle est originaire de Corfou, mais sur trois générations seulement. Plus haut on retrouve son origine en Grèce continentale.

Nous nous réclamons donc Romaniotes. Ma grand-mère, Rembizza (Béatrice) avait une sœur Pazzina (Irène) ayant épousé Abraham Cohen de Janina, le maître savonnier. Ce seront le grand-père et la grand-mère de l'écrivain Albert Cohen, dont le père, Marco était donc le cousin germain de mon père, David Jessula. Marco avait épousé Luigia Ferro (1875/1943) née à Corfou, dont la famille avait des liens à Trieste me semble-t-il.

Voici donc qu'on retrouve les Ferro, et voilà la raison qui a motivé la venue à Corfou de ma cousine Myriam, la fille du romancier, car je n'ai plus l'âge, hélas d'affronter les fatigues de tels rassemblements.

Après tout, je ne fais pas partie de la famille Ferro, pas plus que de celle qui est, à Corfou, la gardienne de notre passé familial, la famille d'Isaac Coloninos, Milka Toja, - dont la mère était née Ferro - rescapée d'Auschwitz, où ont péri ses parents ainsi que presque tous les malheureux juifs qui se trouvaient sur l'île lorsqu'elle fut envahie par les Allemands.²

Ce retour à Corfou de descendants qui se connaissaient à peine et qui maintenant ont pris vigoureusement conscience de leur origine, était une des meilleures manières d'honorer les disparus, et de redonner un peu de vie aux martyrs. Ceux qui connaissent Corfou savent à quel point l'antiquité homérique paraît proche; à chaque buisson on croirait voir apparaître Ulysse jeté à la côte par la tempête, Ulysse qui avait su évoquer parmi les morts plusieurs de ses illustres contemporains dont certains, qui n'avaient pas eu d'obsèques, se plaignaient de ne pouvoir reposer en paix.

Voilà qui, pour nos ancêtres, sera fait au cours de ce joyeux rassemblement de Corfou.³ □

Georges Jessula

¹ D'autres disent que les Ferro venaient de la ville de Ferrare. Je préfère l'hypothèse de la référence à un métier, comme en français Delaforge. En hébreu on dit, je crois Meshulam, traduit par Ferro en italien.

GJ

² Voir la "Jessula chronique", écrite d'abord par Jean-François Renaud, ensuite par son oncle Georges Jessula, inédite, commentée dans la LS 11 de septembre 94 et dont le tapuscrit est déposé à la bibliothèque de l'Alliance Israélite Universelle à Paris.

GJ

³ La très bonne Revue du Cercle de Généalogie Juive, dans son numéro d'automne 2000 consacre un article à cette réunion. (Cercle de Généalogie Juive, 14 rue Saint-Lazare 75009 Paris. Tél. 01 40 23 04 90, cgigenefr@aol.com)

¹ Voir dans la LS 35
page 15.

² Nikolaos G. Tzouganatos
Janvier - Février 2000
Les Juifs de l'Heptanèse
et en particulier de
Céphalonie - pp. 11-16.

Revue

■ Cronica 161

Dans le numéro 161 (mai - juin 99), Bernard Pierron qui étudie pour nous comme d'habitude, s'est penché sur deux travaux intéressants concernant les communautés juives de Grèce aujourd'hui disparues, l'un sur Chio¹ et l'autre sur Trikala.

L'article sur les Juifs de **Trikala** est extrait d'un ouvrage de Maroula Kliafa intitulé "Trikala : de Seifulah à Tsitsanis". Il ne s'agit pas à vrai dire d'une rétrospective historique mais simplement de quelques "flashes" qui relatent certains événements municipaux dans lesquels les juifs ont joué un rôle. Malgré son côté fragmentaire, cet article recrée l'atmosphère de cette ville de province dans laquelle, jusqu'à la seconde guerre mondiale, la communauté juive a été bien représentée et a tenu sa place politique et sociale. Ainsi, en 1911, en raison des rixes survenues entre les deux groupes musicaux la "Firlamoniki" et la "Mandolinata" on en oublia de financer "l'unique école israélite en Grèce" en construction à l'époque et qui serait restée inachevée si le conseil municipal ne s'était repris et n'avait octroyé à la communauté les fonds nécessaires pour achever le bâtiment. En 1912, le vote d'une loi au Parlement entraîna une nouvelle agitation au sein de la population de Trikala. Le maire, Kanoutas, fit à l'occasion un discours soulignant les "disparités" de peuplement de la ville, en opposant les "indigènes" hellénophones aux autres "races" dont la langue, les mœurs sont spécifiques tels que les Bulgarophones, Albanophones et Juifs. Certains représentants de ces minorités protestèrent de se voir ainsi privés de leur appartenance à la nation grecque à laquelle ils étaient très attachés. En 1919 c'est la section sioniste de Trikala, fort active, qui organisa deux conférences, l'une à la synagogue et l'autre à l'Association Commerciale. En 1925 dans le journal "Tharros" le député de Trikala, Panayotis Karalis fustige "la nation juive qui, supportant péniblement la prédominance de la religion chrétienne a conservé cachée au fond de son âme une haine sauvage... Les juifs sont les ennemis du commerce grec, de la nation grecque, de la République de Grèce". Ces accusations qui sont de vieux clichés usés s'enrichissent en plus de l'assimilation des juifs aux communistes, leitmotiv qui connaîtra un grand succès jusqu'à la seconde guerre mondiale. Elles sont le signe d'un antisémitisme - disons d'une inimitié anti-juive - qui couve dans la population chrétienne. Cependant en 1940 la progression de l'armée grecque vers Korytsa où elle battit l'armée italienne, remet du baume au cœur des citoyens grecs toutes confessions confondues et crée un semblant d'unité au cœur de la population composite de Trikala puisque, à la collecte qui a lieu le 6 novembre les israélites offrirent 22 000 drachmes tandis que trois père de famille firent don de leurs alliances...

■ Cronica 165²

Cet article aborde pêle-mêle l'histoire des différentes communautés des **Iles Ioniennes** qui sont en effet étroitement liées les unes aux autres. Il souligne en particulier l'inimitié de la population chrétienne à laquelle les Juifs insulaires durent faire face au cours de leur histoire.

A **Céphalonie** les israélites s'installèrent d'abord dans l'ancienne capitale (jusqu'en 1757) le "Château de Saint-Georges" - *To Kastro tou Ayiou Yéoryou* -. Un quartier de cette ville s'appelle aujourd'hui le ghetto. Il semble que les juifs se soient installés à Céphalonie sous la domination vénitienne, en provenance de Crète, de Corfou et de Zante. Mais ils ne prospérèrent guère. A Argostoli existait le Coin des Juifs - *Kantouni ton Ovraïone* -, rebaptisé par la suite le *Kantouni tou Samolaki* et enfin, après la disparition de la communauté, le *Kantouni tou Samikou*. Les maisons étaient petites. Leur rez-de-chaussée ou leur sous-sol était occupé par des ateliers. L'épicerie de Samikou qui a donné son nom au quartier faisait face à la "Synagogue des Juifs" qui fut détruite il y a une cinquantaine d'année par un violent séisme. Il arrivait que la plèbe d'Argostoli envahisse ce quartier insalubre, animée d'intentions hostiles en scandant des refrains sans signification que la tradition nous a conservés. Les juifs qui possédaient leur cimetière en dehors de la ville, furent toujours peu nombreux, pauvres et paisibles. Cette minorité qui faisait l'objet du mépris du reste de la population comprenait essentiellement des colporteurs et des ferblantiers. Cependant durant la seconde moitié du XIXe siècle est publié un journal progressiste, la *Sfika*, qui n'hésite pas à fustiger les antisémites de l'île et en particulier une notabilité du nom de Dimos Valsamitis. Panayotis Panas, le propriétaire de cette publication, écrit le 2 novembre 1874 un article sur le cimetière juif qui se trouve dans un état d'abandon lamentable, article qu'il conclut par ces mots : "Messieurs, le mépris vis-à-vis des vivants [les juifs] suffit. Respectons au moins les morts... !". Au commencement du XIXe siècle on comptait 130 juifs à Argostoli. Le 3 février 1823 le gouverneur anglais, Charles Napier, promulgua une ordonnance pour la protection des israélites. Lorsque Napier quitta l'île, la majorité de la communauté gagna Corfou. A la fin du XIXe siècle ils n'étaient plus que 30. Le souvenir des deux derniers membres de cette petite communauté s'est conservé : il s'agit de Zaharias Vital, colporteur, qui finit par s'installer à Patras et de Samouïlakis (Samolakis) qui mourut en 1905 et dont les descendants gagnèrent Corfou.

Les juifs s'installèrent à **Zante** en 1498. On trouve 47 familles (204 personnes) en 1527. Par décret du Duc de Venise, A. Trivizanos, le

11 janvier 1553 fut décidée la séparation des juifs et des chrétiens et une encyclique papale du 5 avril 1664 interdit aux chrétiens de vivre avec les juifs qui furent regroupés dans la rue Foscolos (dénommée alors *Strada Pieta*) et qui aujourd'hui porte le nom de "Boucheries juives". En 1712, à la suite d'une accusation de meurtre perpétré sur un enfant chrétien, les juifs sont enfermés dans un véritable ghetto. Ils possèdent une synagogue, et depuis 1656 un cimetière. Selon Apostolos Vakalopoulos cette petite communauté qui a pu atteindre 800 personnes comprenait dans ses rangs un certain nombre de familles aisées. Quelques israélites exerçaient la médecine.

L'histoire des israélites de **Corfou** est plus connue que celle des deux îles précédentes parce qu'ils constituaient une minorité non négligeable, plus prospère et surtout parce qu'ils firent l'objet d'attaques constantes de la part de la population chrétienne - catholique et orthodoxe - dont le pogrom de 1891 est restée la plus célèbre. Sous l'occupation vénitienne cette communauté qui formait le huitième de la population dut composer avec l'occupant vénitien et avec la population locale qui s'en prit à elle à plusieurs reprises. Enfin quand les Français débarquèrent et libérèrent l'île du joug vénitien, la population se lança dans la chasse aux juifs, auxquels on reprochait sans doute leur collaboration avec Venise, aux cris de "A bas les juifs ! A bas les chiens!". Mais accoutumées à ces persécutions les victimes se réfugièrent chez elles ou dans la citadelle. Cependant la politique française s'avéra plutôt philosémite. Une chanson fut même composée pour fêter la libération de l'occupation vénitienne dans laquelle juifs et chrétiens s'unissaient pour chanter la gloire de Bonaparte: "Chrétiens et juifs maintenant / nous sommes de bons frères./ Nous les malheureux juifs/ nous sommes comme les chrétiens/ nous sommes les citoyens/de France les plus fidèles./ Vive Bonaparte/ qui aime les juifs...". Cet enthousiasme fut sans doute de courte durée. Aux Français succédèrent les Anglais et l'antipathie de la population chrétienne l'emporta sur les sentiments fraternels : au milieu du XIXe siècle le journaliste Lascaratos dans le *Lyhnos* écrit : "Si le monde entier est débiteur de la nation hellène pour les lumières intellectuelles du Grec Aristote, ne devrait-il pas être pareillement débiteur de la nation israélite pour les lumières morales du juif Jésus ?". Le métropolitain de Corfou, Athanasios, adressa même une lettre à ses paroissiens "condamnant les "écarts" indignes de chrétiens à l'encontre des israélites". Mais tant de bons sentiments ne purent modifier le cours de l'histoire : durant la Pâque de 1891 l'assaut du quartier juif devait marquer le début du déclin de cette communauté.

L'auteur de l'article conclut en reconnaissant que dans l'Heptanèse la populace était nourrie de traditions antisémites à l'origine d'une haine profonde vis-à-vis de l'élément juif qui y était installé depuis des siècles.

■ *Cronica 166*¹

En 1912, l'occupation grecque de **Salonique** qui appartenait jusqu'alors au vaste empire ottoman et constituait le débouché d'un important arrière-pays unifié sous la même administration, crée dans la communauté juive essentiellement commerçante, quelques craintes quant à son avenir économique, craintes que des envoyés du gouvernement d'Athènes vont tenter de calmer. *Cronica* nous fournit un certain nombre d'articles parus dans les journaux de l'époque qui, sans faire toujours preuve de l'objectivité nécessaire, exposent les démarches des émissaires gouvernementaux et les réactions des notables juifs saloniens.

Salonique²

Quelle est l'attitude de la communauté juive vis-à-vis de la Grèce ? Elle n'est pas à priori hostile à la nation grecque mais craint pour son avenir commercial. Le journal transmet à ses lecteurs une déclaration imagée et franche de J. Meïr, grand rabbin de la ville, à M. Kofinas, Directeur du Service Economique de Macédoine: "Nous avons été de fidèles sujets du Sultan et je dois avouer que nous nous rappelons avec gratitude les bienfaits que nous a valu l'administration turque. Pour nous l'administration turque a été notre premier conjoint et il ne nous est pas possible de ne pas éprouver de la peine pour l'avoir perdu. L'administration grecque est maintenant pour nous un second conjoint. Qui peut être certain que nous ne l'aimerons pas autant que le premier ? Il est de notre intérêt de l'espérer franchement parce que vous savez certainement que le commerce constitue la base essentielle de la prospérité des israélites." Kofinas assure que les intérêts économiques de Salonique et par conséquent des juifs qui dominent le commerce de la ville seront respectés.

A la suite de cet entretien entre le Directeur du Service Economique de la Macédoine et le Grand Rabbin, M. Kofinas participe à une séance du Conseil communautaire. Ce dernier reconnaît la supériorité de l'administration et de la civilisation grecques dans les Balkans mais s'inquiète de l'avenir de Salonique une fois que la cité sera coupée du vaste hinterland dont son port constitue le débouché. En réponse à ces interrogations, M. Kofinas assure que le développement de la capitale de la Macédoine va connaître une période sans précédent. Il fournit d'ailleurs une analyse circonstanciée et technique qui semble produire un effet tout à fait positif sur les milieux commerciaux juifs.

Afin d'approfondir la pensée de M. Kofinas le journaliste le soumet à une interview :

"La réduction de l'hinterland entraînera-t-elle la réduction de la vitalité économique ?"

Réponse de Kofinas : "La physionomie du commerce, essentiellement d'importation, va connaître une modification importante : de régional il va devenir mondial. La création de barrières douanières ne peut constituer un obstacle à ce développement. Le port va bénéficier

¹ Mars - Avril 2000
Notes historiques
pp. 3 à 9
La libération
de Salonique en 1912
et les Juifs
L'avenir commercial
de Salonique.

² Journal Athinai
(Yéoryios K. Pop) -
22.12.1912.

¹ Il s'agit évidemment d'une version partielle et partielle de la question. Ainsi que le prouve l'évolution de la situation durant les années qui vont suivre Salonique va traverser de graves crises économiques dont les juifs seront les premières victimes d'où une émigration croissante. Il convient de lire "La ville convoitée - Salonique" de J. Néhama (publié sous le pseudonyme de Risal en 1917) pour comprendre que la situation était bien plus complexe que ne le laissait entendre le rédacteur du journal. Néhama écrit entre autre: "La guerre des Balkans aura été fatale à Salonique. Elle a arrêté son essor, l'a brisée peut-être, en détachant le port de son hinterland millénaire".

² Journal Akropolis (Propriétaire Viassios Gavriilidis) Dimanche 7 avril 1913.

³ Journal Athinaï. Mercredi 31 octobre 1912. Article de G. Xénopoulos.

⁴ Là aussi il convient de consulter Joseph Néhama qui, esprit indépendant, prend toujours ses distances vis-à-vis du nouveau régime. Voir sa correspondance avec l'Alliance Israélite Universelle où dans une lettre du 10 décembre 1912 il écrit: "Le premier ministre Vénizélos a délégué ici les Israélites les plus marquants de Grèce avec mission de semer la confiance dans les milieux dirigeants de la communauté et de les convaincre des bienfaits de la domination hellénique". Le chef de cette délégation est justement A. Konstandinis qui n'échappe pas aux traits de J. Néhama lequel n'éprouve guère de sympathie pour le personnage "dont la carte de visite est aussi comblée de titres et qualités que son langage encombré d'incidentes". D'ailleurs en 1914, ce messager du gouvernement d'Athènes verra ses bons et loyaux services récompensés, puisqu'il sera promu commandeur de l'Ordre du Sauveur pour services rendus à l'État lors de la dernière guerre balkanique.

⁵ Vasilis Tzanakaris Mai - Juin 2000. Honneur aux juifs de Serrès.

d'investissements qui permettront la multiplication des ouvrages portuaires. Une grande zone franche va être créée, dotée d'entrepôts généraux. Grâce au rachat des chemins de fer orientaux par l'État, les frais de transport seront considérablement réduits tandis que la construction de nouvelles voies ferrées donnera un nouvel élan au commerce. L'hinterland deviendra international. La marine de commerce est appelée à jouer un rôle majeur dans cette évolution. Toutes les conditions géographiques, physiques et économiques sont déjà réunies pour que se produise une multiplication des capitaux."

Et le journaliste de conclure que les commerçants saloniens qui hier encore avaient des doutes semblent aujourd'hui convaincus de la bonne volonté du gouvernement grec et de l'efficacité de ses méthodes.¹

La Lettre du Grand Rabbin²

Le journal grec Akropolis poursuit cette politique quelque mois plus tard en exploitant une lettre du grand rabbin de Salonique à son homologue de Sofia. Selon cette lettre, après les craintes qui avaient assailli la communauté fin 1912, au moment de l'occupation de la ville par l'armée grecque, le grand rabbin constate qu'aucune des catastrophes que les plus pessimistes avaient pu prévoir ne s'est produite: "La lettre du Rabbin de Salonique constitue un titre de gloire pour le régime grec et nous sommes fiers du fait que d'autres États puissent difficilement présenter de tels titres vis-à-vis des juifs". Sur ce, le journaliste se lance dans un panégyrique de sa patrie dont il vante les vertus de tolérance, le respect des droits et de l'égalité des citoyens quelle que soit leur confession. Et bien sûr l'État de référence en la matière est la Roumanie qui se distingue par son antisémitisme et la ségrégation vis-à-vis de ses minorités qui n'allaient faire que s'aggraver entre les deux guerres.

Les israélites de Salonique³

Cet article se base sur un télégramme de A. Konstandinis, Président de la communauté d'Athènes à l'attention des israélites saloniens. A. Konstandinis, émissaire du gouvernement grec, veut convaincre ses coreligionnaires que sous ce nouveau régime ils seront aussi heureux, si ce n'est plus, que sous la domination turque. En effet la loi instaurée dans la Salonique libérée est la même pour tous: Grecs, Turcs, Israélites, Bulgares. Il n'y a aucune discrimination: "Il n'existe plus dans la belle ville ni chrétiens ni mahométans, ni juifs, mais seulement des citoyens grecs, libres, indépendants, heureux. Mais cela, les israélites ont du mal à le comprendre car ces malheureux ont vécu des siècles sous le joug du tyran le plus funeste. Certes, qui pouvait leur assurer que les représentants de la Grèce, après le flot de beaux discours dont ils n'ont pas été avertis, n'allaient pas devenir eux aussi des tyrans à l'image de "l'étranger, du wali, du mufti, du cadî, du policier ottoman", en un mot de l'ancien oppresseur? Ayant si longtemps vécu dans la servitude comment peuvent-ils se

faire à l'idée de la liberté? Et pourtant "la Grèce qui va maintenant vous administrer possède la constitution la plus libérale du monde". La Grèce, c'est l'égalité des droits politiques, la tolérance et la liberté. Et A. Konstandinis, en conclusion, d'affirmer que plutôt que de tromper ses coreligionnaires avec ce télégramme, il aurait préféré se taire.⁴

■ Cronica 167⁵

Les Juifs de Serrès au siècle dernier

A l'instar de nombreuses villes des Balkans et du Proche-Orient dont Istanbul et Salonique sont sans doute les exemples les plus connus, la ville de Serrès fut la proie d'un violent incendie durant la seconde guerre balkanique, sous l'occupation bulgare (1913). Cette ville possédait une communauté juive culturellement et économiquement florissante dont la synagogue sise dans le quartier appelé *Saranda Ondadon* en partie épargné, fut détruite. A la suite de cette catastrophe la majorité des juifs émigrèrent vers Salonique, Drama et Kavala. Ceux qui restèrent à Serrès après avoir été dispersés dans la ville finirent par constituer un nouveau quartier où les 3/4 mars 1943 ils furent arrêtés par les Bulgares.

C'est dans l'industrie du tabac que les membres de cette communauté étaient principalement employés en tant que commerçants et ouvriers. Ces derniers participèrent d'ailleurs activement aux luttes sociales qui marquèrent le début du siècle dans cette région (été 1914: procès du socialiste Alberto Yeouda Arditi condamné à un an d'emprisonnement et 200 drachmes d'amende pour crime de "lèse-majesté"). Mais l'on trouve également des changeurs.

Ce sont des juifs de Serrès qui introduisirent le cinéma dans la ville après l'incendie de 1913. Dans le journal Serrai, le 27 janvier 1914, paraît une annonce attestant par ailleurs la présence d'une communauté dans la ville: "... Grâce donc à ces découvertes et à MM. Menahem Simantov et Obadia Azaria et leur association, hommes pleins de goût et aimant leur cité, nous avons ici à Serrès le plus brillant cinéma et avec des copies totalement fidèles nous jouissons chaque soir de la vision des grandes villes..." (Les projections se passent dans la salle "Orféos" qui avait échappé à l'incendie).

L'histoire de M. Simantov n'est d'ailleurs pas dépourvue d'intérêt. Habitant la ville sous la domination turque, Simantov était consul italien et possédait une très belle villa, aujourd'hui détruite, dont le jardin était orné d'une magnifique serre où étaient cultivées des fleurs rares. Durant l'occupation bulgare de 1913 des dizaines de femmes et d'enfants trouvèrent refuge dans cette maison dont le propriétaire participa financièrement à la défense de la ville. Par la suite il ouvrit deux nouvelles salles de cinéma sous l'enseigne "Pathé".

Entre les deux guerres la communauté se réorganisa et forma deux associations carita-

tives, le Bikour Holim et la Fraternité.

Il semblerait que les rapports entre les communautés juives et chrétiennes aient été dépourvus de tensions.

En 1933, le Président de la Communauté, Solomon Ovadia inaugure le 11 juin la nouvelle synagogue avec la participation des notabilités juives de Drama et de Salonique. Ce monument fut détruit durant la seconde guerre mondiale.

Cette année 1933 est d'ailleurs marquée par d'autres événements : représentations théâtrales, élection du Conseil de la Communauté et déroulement d'une grande soirée à laquelle participent juifs et non-juifs en fin d'année.

10 ans plus tard à l'aube du 4 mars 1943, le sort de cette communauté modeste mais apparemment florissante et active est scellé : les Bulgares arrêtent 476 Juifs dans la ville auxquels viennent s'ajouter 19 membres de la petite communauté de N. Zihni, soit 495 personnes/116 familles. Le 7 mars le train dans lequel avaient déjà pris place les juifs de Kavala les conduit à Sidirokastro, puis de là, à pied à Pétritsi (une quinzaine de kilomètres au nord de Sidirokastro). C'est alors qu'ils sont répartis entre divers camps : Simitli, Dâbnitsa, Gorna et Tzoumaya. Quelques jours plus tard ils sont envoyés à Lom Limina, Dounavi où, chargés sur des chalands ils sont dirigés sur Vienne. Aux dires des Bulgares, ils devaient être livrés aux Allemands à Lom Palanka. Il semble pourtant que les bateaux n'arrivèrent jamais à destination mais rebroussèrent chemin sur Dounavi, sans leurs passagers. A l'exception de trois personnes dont un résistant, aucun membre de la communauté n'a survécu à la répression bulgare.

Quelle fut l'attitude des habitants chrétiens de Serrès au moment de cette persécution ? Selon l'auteur de ce récit certains se proposèrent d'épouser des jeunes filles ou de cacher des familles, propositions que les juifs n'acceptèrent pas. Après le transfert de la population israélite, les Bulgares organisèrent une vente aux enchères de ses biens qui se heurta à l'indifférence de la communauté orthodoxe.

La communauté inconnue de Patras depuis la fin du 15^e siècle¹

Comme Serrès, Patras a possédé une communauté juive aujourd'hui disparue. Il existait dans la ville un quartier appelé *Evraïomahalas* ou *Tshifout*² *Mahalas* et un cimetière juif. Mais les israélites résidaient également dans d'autres quartiers : *Vlatéro* où ils possédaient des ateliers de tissage de la soie et du lin, *Panaya Alexiotissa* (ou *Kandrianika*). Nombreux furent les expulsés d'Espagne qui s'installèrent à Patras comme commerçants et artisans.

A la fin du XVI^e siècle il existe quatre synagogues et les rabbins de Patras (*Rabbané Patras*) sont célèbres pour leur culture.

Cette communauté atteint son apogée au XVII^e siècle, mais la guerre entre Venise et l'Empire ottoman à la fin de ce même siècle marque son déclin. La plupart des juifs émigrent alors à Salonique. A partir de 1715,

avec la reconquête du Péloponnèse par les Turcs les juifs reviennent à Patras. Malheureusement cette communauté reconstituée subit de grosses pertes en raison de l'épidémie de peste qui fait des ravages dans cette région en 1756. Cependant Pouqueville qui est dans la ville en 1798-1799 y a rencontré des juifs (agents de change - interprètes).

Lorsque débute le soulèvement de 1821 qui devait mener à l'indépendance de la Grèce, cette communauté apparaît plutôt misérable. Enfin, alors que s'achève le XIX^e siècle, un nouveau groupe d'israélites se réinstalle à Patras en provenance de Corfou, Zante, Prévéza et Arta. Au début du XX^e siècle le président en est Zaharias Vital qui administre, selon le recensement de 1928, 161 juifs, nombre qui, à la veille de la seconde guerre mondiale, se monte globalement à 265 membres (communautés de Patras et d'Agrinio).

Durant la guerre, les uns se réfugient dans la montagne tandis que ceux qui décident de demeurer dans la ville prennent des noms chrétiens. 152 personnes échapperont ainsi à la déportation et à l'extermination. La synagogue construite en 1921 avec une école fut fermée par les nazis. Quelques membres de la communauté étant revenu après la guerre, cette synagogue fut en service jusqu'en 1979, date de sa destruction. Son mobilier est conservé au Musée Juif d'Athènes. □

Bernard Pierron

■ *Salom (Shalom)*

Il s'agit de l'hebdomadaire des juifs d'Istanbul qui était, il y a bien des années, publié intégralement en judéo-espagnol. Au fil du temps il a suivi son lectorat et c'est maintenant en langue turque qu'il est rédigé, une seule page en judéo-espagnol y subsistant toutefois.

En effet, maintes raisons expliquent que les générations nées depuis les années 1940 par exemple, ont été à l'école turque, et n'ont entendu le judéo-espagnol qu'en famille. Les pouvoirs publics ont agi avec fermeté pour éradiquer cette langue allogène, que d'ailleurs les intéressés eux-mêmes étaient peu empressés à sauvegarder, appréciant plus, outre le turc, de savoir s'exprimer en français, et plus tard en anglais.

Pour les plus jeunes, disons nés dans les années 1975/1990, la langue entendue en famille s'éloigne avec la disparition des grands parents.

Et pourtant ! Salom vient d'effectuer une enquête à ce sujet auprès de très jeunes juifs, de 10 à 25 ans, dont il cite les noms. Le plus étrange est que l'opinion majoritairement exprimée (plus de trois quarts des réponses), sous diverses formes, est : "Je la comprends un peu, je ne la parle pas, mais je ne veux pas qu'elle disparaisse... je voudrais l'apprendre s'il y a une méthode, cette langue doit survivre parce qu'elle porte des racines ; on pourrait l'enseigner à l'école..."

De quoi donner à réfléchir aux dirigeants de la Communauté stanbouliote ! ³ □

Jean Carasso

¹ pp. 18 - 19.

² *Tshifout* : terme turc péjoratif, signifiant "juif", repris en grec.

³ L'article, publié dans le n° du 16 août, est signé de Çella luna et nous a été obligeamment traduit par notre amie Klara Perahya.

Musique

Mónica Monasterio (et Horacio Lovecchio)
SEFARAD, CANTARES DEL AVENIR

Mónica Monasterio
A LAS ORILLAS DEL BIR

Nous n'avions pas eu l'occasion jusqu'ici de commenter de disques de cette chanteuse, bien connue en Espagne et en Argentine, mais peu ailleurs. Et voici que nous en arrivent deux, le premier édité en 1999 et le second, plus ancien (1996), réédité en 2000.

C'est dans cet ordre que nous les avons écoutés attentivement, le plus récent d'abord.

Lémouvant texte du livret informe que le caractère premier de la démarche, l'essentiel, est l'humilité, le respect. Le respect d'une culture qui a subi les vicissitudes de l'Histoire, celui envers les chercheurs musicologues du monde entier qui ont tant œuvré pour recueillir textes et mélodies et auxquels les auteurs du disque rendent hommage. Et nombreux sont maintenant, exprime Mónica, les interprètes qui s'efforcent de maintenir, de projeter vers l'avant cette tradition judéo-méditerranéenne... pour qu'elle vive et crée, vrai miracle de l'Histoire.

Tout ce texte, venant du cœur et sans aucune prétention académique inspire un préjugé très favorable à l'écoute.

La surprise est plus qu'agréable. La voix de Mónica répond au texte de présentation, une voix chaude, sentie, d'un registre étendu, bien mise en valeur par un accompagnement intelligent et de qualité, sur des textes traditionnels et d'autres, poèmes contemporains ceux-ci.

Quelle joie d'entendre vivre les textes de Beatriz Mazliah, Margalit Matitiah, Matilda Koen-Sarano, Matilde Gini de Barnatan, Joaquín Díaz et la regrettée Clarisse Nicoïdsky ! Ces poèmes nous sont familiers, quelques uns très beaux, mis en musique par Horacio Lovecchio ! C'est d'ailleurs à dessein que nous associons le nom du compositeur à celui de la chanteuse sur le titre de ce disque. Ce compositeur est pour beaucoup dans la qualité de l'ensemble !

Autre initiative intéressante, les pages 7 et 14 sont dites, et non chantées, mais sur fond musical, par Matilde Gini de Barnatan et Joaquín Díaz.

La page 10, *Ay madre*, chanson populaire du Maroc est traitée à plusieurs voix en surimpression avec beaucoup de talent. La 12 *Enamorada de un muerto*, crue, terrible et

poétique à la fois est un antique poème tangerois mis en musique par Horacio.

Tout cela donne un disque très divers, affectif, désordonné comme la vie, cri du cœur pressant, très attachant.

Techniquement l'équilibre est en général bon entre voix et instruments, la réverbération parfois un peu forte, par exemple dans la berceuse n° 8 qui n'en demandait pas tant, mais au contraire plus d'intimité. La chute de cette berceuse, à voix superposées, en est pourtant superbe.

Mónica et Horacio ont beaucoup de talent ! Ils ont réalisé ensemble l'un des disques les plus variés et satisfaisants qui nous soient parvenus depuis des années.

Ecouter ensuite le plus ancien est à la fois décevant et encourageant :

- décevant parce qu'il est loin d'atteindre la qualité du *Cantares del avenir*.

- mais fort encourageant en ce qu'il illustre l'ampleur de la progression accomplie par les deux protagonistes.

La qualité de la voix était déjà perceptible dans le plus ancien disque, mais avec beaucoup moins d'aisance, de spontanéité, de liberté, d'abandon, de force de conviction. Le progrès est spectaculaire.

De manière générale, le rythme était trop lent, uniforme.

Pourtant, la 2, chanson d'amour *Hija mía* est bien interprétée; la 3, *Nana de Salónica*, très douce, ne nous était pas connue.

De la 4, *Escalericica de oro*, bien connue au contraire, semble ressortir de la tristesse et il n'y a pas lieu - c'est une chanson de noces ! - mais le refrain avec voix d'homme est agréable.

L'interprétation de la 8, *A la una yo nací*, fort célèbre est originale, calme.

La chute de la 9, *Una tarde de verano* avec voix d'homme est fort bien venue.

La 13, en duo *Escuchí, señor soldado* est plaisante, et la 17, *En la mar ay una torre* bonne.

Le livret présentant ce disque est un peu pauvre.

Il faut réexprimer que tous les défauts signalés ci-dessus sont effacés par la très belle réussite du disque ultérieur : *Sefarad, Cantares del Avenir*.

Nous suivrons avec intérêt ces deux interprètes dans leur évolution. □

Jean Carasso

Sara et David Yanarocak

ERENSYA SEFARADI SUENYOS DE ESPANYA¹

Voici un groupe turc dont nous ne savons rien, lancé dans la création contemporaine sur des textes de Yusuf Altintash, journaliste, poète, chanteur lui-même à ses heures. Le préjugé est favorable car Istanbul est l'un des lieux où l'on imagine que notre culture peut se poursuivre mieux qu'ailleurs : il subsiste là un milieu judéo-hispanophone. Et cela s'entend dans ce disque : la langue s'écoule sans effort.

La première séquence est le fameux succès si nostalgique de Flory Yagoda *Suenyos de Espanya* (*Onde esta la yave / kestava en kachon...*)

Toutes les autres chansons, sur des textes de Yusuf Altintash, sont mises en musique par David Yanarocak.

Arrêtons-nous d'emblée sur cette mise en musique, cela nous évitera d'y revenir pour chaque chanson. La composition en est souvent binaire, répétitive, uniforme, basée sur une percussion un peu obsédante, un peu "tango argentin" comme si toutes les séquences devaient être dansées par des néophytes auxquels il serait nécessaire de fortement marquer le rythme pour ne pas qu'ils s'égarèrent...

Certains textes sont chantés par Sara ou David en solo, d'autres par les deux se répondant, fort utilement, dans l'esprit même du texte.

Dans *El dezero*, le désir féminin est bien formulé. Plus loin, la chanteuse est émouvante par exemple dans *En geto de Warsovi solo*, servant bien un texte de qualité, mais l'accordéon lointain en écho aurait suffi en accompagnement !

Dans *Davichon el borachon*, Altintash se laisse aller, s'amuse bien, démarquant la fameuse *La vida do por el raki* que nous connaissons tous.

Dans *Konsejo*, chanté par Sara et David en écho, (conseils très pertinents offerts par Altintash pour réussir sa vie sentimentale. Et pourtant, il est jeune, Yussuf, d'où sait-il déjà tout cela) et *Kuando*² *esto en tus brazos*, les interprètes semblent manquer de conviction amoureuse. Mais en auraient-ils, comment pourraient-ils l'exprimer, assiégés, encerclés par la musique obsédante ?

El Epope de los Ebreos, toute l'aventure millénaire d'Israël en si peu de lignes, c'est un exploit, bien interprété d'ailleurs.

L'ultime plage "Ça suffit", amusante, est fort bien placée ici !

Souhaitons que Sara et David nous offrent bientôt un second enregistrement ! □

Jean Carasso

Poésie

De Rajel de Barnatan, nous avons déjà publié un poème dans notre LS 33, nous surprenant et la félicitant à la fois de sa maturité.

Voici de nouveau deux poèmes de Rajel :

Dime onde

Amor
dime onde
se piedren la luna djunto al sol
i se tornan amantes.
Onde se eskuresen tus ojos
kuando yega el esfuenyo.
onde se van los amores
ke no kresen...
Onde se kedan los ojos
ke no vienem...
Amor
dime onde
te yeva mi risa
onde te kedas vazio
onde se eskapan los ulvidos...
onde se piedra tu mirada
kuando no sto kon ti
onde puedo trokar
el miedo en alegria...

Kualo es

Kualo es tu poder, senyor ?
ke tornas lo muevo en viesho
lo viesho en muevo
i azes dispareser personas.

Kuala es tu lus,
ke se troka en miliarias
de reflektos en la nochada
para arelumbrar mis ojos...

Kualo es tu mundo
ke si puedo
vo kerer en el bivir
i saver de sus secretos

Kuala es tu mayor virtud
Dio mio
para asemejarme a Ti
soltanto en un sospiro.

Kualo es tu amor
ke se desbodra
i puede toparse aki i agora
i en unotros sientos de sentires.

Kualo es tu nomvre
tan sagrado, tan limpio, tan ancho
ke lo kero yevar en mi mente kada dia
i en mi boka kada ora...

Rajel Barnatan

¹ Il s'agit d'une cassette audio, et non d'un CD Fax 90 212 245 62 88.

Curieuse idée d'avoir imprimé ce micro-livret, déjà difficile à lire par la petitesse des caractères, en noir sur fond bleu parfois foncé !

² Quelle anomalie, en Turquie, d'écrire *Konsejo*, graphie normale, et, plus loin, *quando*, fort insolite ! Pour la cohérence nous nous permettons de corriger.

NDLR

Nous rappelons qu'avec sa mère Matilde, Rajel co-anime depuis bien des années la très bonne émission en judéo-espagnol de la radio extérieure d'Espagne à Madrid.

EL KANTONIKO
DE CHOCHANA
Jurnaliko amigo

Asentada delante
mi oja de papel,
pensando kualo
kontarte, entendi
ke, kuando todo
va byen, no ay nada
de dizir...

Portanto, si
se toma koza por
koza, ay muntcho
de kontar, vale
la pena.

Los tchikos "bobos"
de la vida no son
nada a kompararlos
kon las grandes
sufrienzas.

Avlaremos de otra
koza mas interesan-
te si lo keres.

En estos diyas ande
kada famiya
se apareja para los
Moadim, yo penso
a mis paryentos ke
mos ambezaron el
respekto de la ley.
Soltanto mi padre,
ke komo todos los
Turkinos, kon su
ermoza boz mos
kantava todas las
Berakhot en ladino.

Al diya de oy, no
es la misma koza.

Mi padre, komo ya
te lo tengo ditcho,
se okupava munt-
cho de personas
menesteryozas.

Era uno de los
responsavles de la
sosyeta de byenfes-
sensa ke se yama-
va "L'Union des
Juifs Orientaux".
Kada vez ke aviya
espektakolo, antes
de empesar, el kom-
pozo un kanto ke
todos kantavan
antes de avrir las
velas. Profito para
eskrivirlo (miresh
aki abasho)

Vites jurnaliko
amigo : la memorya
es koza grande :
mas kamino
en aedad, mas los
rekuerdos me se
azen klaros.

Yo ke no teniya
nada de dizirte,
espero ke no avli
muntcho !

Muestra lingua

Nous avons commencé, il y a quelques années maintenant et sur la demande de lecteurs, la publication dans chaque livraison d'un court texte en judéo-espagnol d'Isacco Hazan qui, lu à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante. L'auteur s'est efforcé de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de la prononciation phonétique. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

LO KE KONTAVA LA BAVÁ... DJOHÁ I LAS PYESAS DE ÓRO

Ya lo vímos, Djohá es ómbre relijiózo, yéno de emuná en Háy Adonáy. El setén díya de la semana koróna la kreasyón komo se lo ambezó a su nasimyénto.

Kaminándo i avlándo uzámos a dizir de una kóza ke no se puéde azér al moménto dezeádo : ya ke ni tenyéndo habér, no dímos dibúr; ya ke no es mas la óra, Avant l'heure, ça n'est pas l'heure. Après l'heure ça n'est plus l'heure, para avlár fransés, ke es la móda.

Ansi, a vagariko, la okazyón se prezentará segúnda ves en kamíno, de suyo.

"Ke dilémna ! pensó muéstro balabáy. Por segúro ke éste trezóro kayído de los syélos es pára mi. No téngo de fiyárllo ! Si me lo yévo pichín, kométo un gránde pekádo, syéndo ke en díya sákro ne se puéde transportár pakétos. Ay safék ke el Dyó Sánto Bendítcho se arávye si lo décho a su lugar i ótro se lo aprovétcha. Lo mijór : me asentará enríva fin a ke enotchéska."

Ésto fué. áma, entre myéntes la kaléja se blokó ásta ke dícho el méstr de veikolos vinyén-do de las dos partes no podyéndo avansár. El horofí lakí, téstigo del desórden kavzádo por muéstro kompádre se aserkó de el. Avlándole kon las buénas komo se déve de tratár los lókos, le díze :

"Beyeféndi, kon múntho respékto, le rógo de alevantárse i de kontinuár su yol."

Djohá : "yó, de akí no me menéyo fin a la aparisyón de la priméra estréya, según los komandamyéntos de mi léy."

El tchauítch : "Ah ! Te búrlas de mi ? Te la vo a mostrár, tu estréya ! la léy, es yó ke la repre-zénto !"

Dítcho i étcho. El próve Djohá komyo una tála haftoná ke vído las estréyas da véro. Al kávo se le tomó chamá ve aár. Arimándo la bólsa pezgáda en los ómbros, se fuyó a syéte sapatádas etchándo bendisyónes a gritándo, koryéndo, koryéndo vérso la káza.

Éran a pénas las dyés de la manyána !

emuná = confiance.

ambezár = apprendre.

ya ... ya = ou bien... ou bien ; soit... soit.

dibúr = réponse.

a vagariko, de vagar, vague = tout doucement (aussi bien, du turc : Yavach yavach).

de suyo = tout seul, sans intervention externe.

balabáy = contraction de l'hébreu Baál Habayít, maître de maison, chef de famille.

pichín = immédiatement.

syéndo = étant donné.

safék = possibilité, crainte, risque.

arávye, aravyarse = se fâcher, se mettre en colère.

enotchéska = viennoise la nuit.

entre myéntes = entretemps.

ásta ke dícho el méstr = jusqu'à ce qu'a dit le maître, jusqu'à dépasser les limites du raisonnable.

horofí lakí = tchauítch = agent de police.

kon las buénas = avec de bonnes manières, en douceur.

beyeféndi (Bey Eféndi) = honorable monsieur.

yol = chemin, route, parcours.

menéyo (de menearse) = se bouger.

haftoná = raclée, correction.

da véro = (italianisme) pour de vrai.

Al kávo = à la fin.

tomar chamá ve aár = contraction de l'hébreu Ha Chamáyim ve ha árets le ciel et la terre confondus : être pris de panique.

ómbros = épaules.

syéte sapatádas = avec des bottes de sept lieues, vite vite.

koryéndo = en courant, avec la répétition pour renforcer l'impression de fuite.

LAS DE SULUTCHA

Le succès rencontré par le récit des conversations entre Sulutcha et sa tante d'Estambul en visite au Pays de Galles incite Renée Martin à poursuivre la série : lisez plutôt !

La tia de Sulutcha se izo asasina

- Tia, ke esta afitando? Mi marido se esta muryendo del sar¹. Disho ke keres matar a alguno.

- Ken, yo? Dande parande? Yo en mi vida no ize danyo ni a una pluma. Te dizere lo ke afito. Tu marido i yo estavamos mirando la televizyon, i el program no mos plazyo del todo. Tu marido me disho: "kere apagar, tia?" Yo pensi de mi para mi, "deke me esta demandando esto? Yo no tengo devdas para pagar". Le dishe: "no". I dospues le dishe: "amata, amata". Esto ke oyo tu marido, se espanto, i se hue koryendo ande ti.

- Agora esto entenyendo: "apagar" en espanyol moderno kere dizir "amatar" en la lingua muestra.

- Dizele a tu marido ke se ambeze el espanyol halis, si no, no mos vamos a entender ni en mil anyos.

La tia de Sulutcha i la lingua muestra

- Sulutcha, beth ydy'ch gwaith chi?

- Ke dishites, tia?

- Ble dych chi'n gweithio?

- Atyo ke me muera yo, la tia no esta en si. Yamaremos pishin al doktor.

- Sulutcha, no te merekiyes, yo esto muy sezuda. Tu sos la inyorante ke no me estas entenyendo. Te esto avlando en gallés.

- En gallés? I dande te vino este gallés?

- Kuando tu te vas al echo, yo salgo a kaminar en el park. Aya konosi a un nikochiri bivdo gallés ke kamina kada dia kon su perro. Un dia empesimos a avlar: yo le dishe ke avlo judyo, i el me disho ke avla gallés. El se kesho ke su lingua se esta muryendo, i yo le dishe ke la mia esta agonizando.

- I komo se yama este Monsieur?

- Se yama Mr Williams, i el perro se yama Porky.

- Atyo, ke mal mos kere, es un perro trefa!

- Deshame ke te diga lo ke estamos azyendo: Mr Williams me esta ambezando el gallés i yo le esto ambezando la lingua muestra. Ansina tenemos una persona mas para ajustar a las statistikes de los ke avlan estas linguas.

- No una, dos.

- Komo dos?

- Mr Williams uno, i su perro dos!

La tia de Sulutcha pisho en Fransya i abolto

- Sulutcha, ya hui i vine a Fransya en un puntiko. Bendichos los enjenyeros ke fraguaron el tunel debasho de la Manche. Estuve dos dias kon mi amiga Diamante ke no avia visto desde ke eramos chikitikas.

- Dizeme lo ke izites en Fransya. Avlates en Franses?

- Parese ke la lingua de Molière no es komo me la ambezaron en las eskolas de la Alliance de Estambul.

- Deke, ke afito?

- Te kontare, hanumika. Una noche keriamos azer karne asada en la huerta, al bodre de la mar: No avia muncha luz, i mos metimos en kamino en lo lusko i en lo brusko. La kaye estava vazia: no aviya ni moshkas. Bushkimos i bushkimos, i a la fin topimos a la papasyega un kasap avyerto. En el magazen aviya i karne para asar, i kimuriko² para el mangal³. Le dishe al kasap: dame un poko de "charbon". El me disho: kuantas revanadas kere, Madame? Yo pensi: karvon en revanadas? Dande salyo esta moda mueva? Le dishe: kero un sako de "charbon", i no en revanadas. Alora el kasap entenyendo i me disho: Ekskuzame, Madame. Eya disho "charbon", i yo entendi "jambon".

- Si me vo otra vez a Fransya me va kedar boka kayada, no va dizir ni pi. No kero ke me entyendan gato por pato.

La tia de Sulutcha i los haberes de Estambul.

- Sulutcha, esta televizyon por satelit ke tenej aki es koza grande. Ya me paso muy makpul⁴. Ayde, mete los haberes de TRT⁵ para ver lo ke esta afitando en el mundo.

- Los grevistas fransezos estan protestando en las kayes; miles de personas kedaron sin kaza en la China por modo del tornado; las matansinas estan kontinuando en Irlanda del Nord: el presyo del simit⁶ suvyo.

- Atyo, no me digas! Kuando vine de Estambul el simit kostava 100 000 liras. I agora kuantos es?

- Ya suvyo a 150 000.

- Este es el haber mas negro del dia. Kuando yo era chikitika, un simit era vente paras.

- I kuantos valia una para?

- Te eksplikare, hanuma. Tu dayinda sos manseva i no saves estas kozas. Kuarenta paras era un grosh, i sien groshes eran una lira. Oy en dia se kere kaji un milyon de liras para merkar una Sterlina.

- Esto se yama enflasyon.

- El Dio ke se les venge de los ke trusheron la enflasyon i suvyeron el presyo del simit! □

Aki meldech este kanto de mi padre :

Adelantre kompanyos, kantad por l'ideal

Adelantre amigos, kantar sin espantar

Por grasya del Dyo, semos djudiyos!

Gritamos kon alta boz : semos djudiyos !

Rasa antigua, mueva i gloryoza

Protejada por la divinidad.

Muestro korazon tan tierno,

Primavera komo invyerno

Mos repeta notche i diya

Stanses muestra alegria.

Segurir la mizerya es neseseidad !

Sekurir la mizerya es neseseidad !

Chochana Lucie Mazaltove

¹ Sar = espanto

² Kimur = karvon

³ Mangal = el brazero, el ogar.

⁴ Pasar makpul = apprécier, estimer

⁵ TRT = chaîne de télévision turque

⁶ Simit no es "bagel". Ke los ke komyeron simit lo eksplikien a los ke no komyeron simit!

Kozas i otras de Sefarad

Un concert à ne pas manquer !

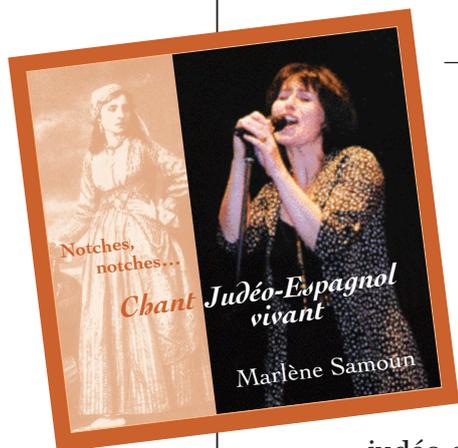
**Le rendez-vous est fixé au samedi 9 décembre à 20 h
à la salle Jean Dame - 17 rue Léopold Bellan - Paris 2ème*
et vous regretteriez
de ne pas être venus !**

Accompagnée de ses musiciens,
Marlène Samoun

avec la voix et le talent qu'on lui connaît
nous offrira un concert de chansons
judéo-espagnoles traditionnelles, d'autres plus récentes
et contemporaines... mais pas seulement !

Son nouveau CD sera disponible sur place.

* Métros Étienne Marcel ou Sentier...soyez ponctuels !



ENSEIGNEMENT

■ Au Collège de France, **Gilles Veinstein** consacrera son séminaire du deuxième trimestre de l'an prochain à :

“Documents ottomans sur les Juifs de Turquie (XVe-XVIIIe siècle)”.

Ouverture le 9 janvier 2001, puis régulièrement les mardi à 16 h dans la salle 7.

■ À la Faculté des Lettres d'Aix en Provence, 29 av. Robert Schumann : **Cours de langue, histoire et civilisation judéo-espagnoles** de **Samy Sadak** les lundi et mercredi à 18 heures, salle 303 A.

Renseignements au secrétariat 04 42 27 20 22

EXPO & CONCERTS

■ Si vous ne l'avez pas encore vue, courez à l'exposition de superbes photographies

“Salonique, 1913 et 1918”

au musée **Albert Kahn**, rue du Port à Boulogne (à la sortie du métro Pont de Saint-Cloud) qui dure jusqu'en mai 2001.

Karoline Zaidline

y chantera des chants judéo-espagnols, accompagnée de G. Andrieux et H. Teboul, fin février /début mars (date restant à fixer).

Simultanément elle présentera son disque :

“Chants judéo-espagnols de la Sublime Porte”,

Elle rappelle son atelier de chant dans le cadre de l'Association *Aqui estamos*, renseignements chez Jenny Laneurie : 01 45 27 42 64

■ Sandra Bessis

chantera des **“Bodas”**, traditionnelles **judéo-espagnoles** le mardi 6 février 2001 en l'Église Saint Deny d'Arcueil Place de la République (rue Emile Raspail) à 20 h 30, accompagnée d'Isabelle Quellier et Alain Bouchaux.

Assemblée générale annuelle de l'Association des Amis de la Lettre Sépharade *Aqui estamos*

14 janvier 2001 à 14 h

au Cercle Bernard Lazare
10 rue Saint Claude - 75003 Paris.

Venez nous rejoindre, postulez au Comité Directeur.

AALS 183 Bd Voltaire - 75011 Paris

Informations au tél. 01 43 71 89 69

La Lettre
Sépharade

ÉDITION FRANÇAISE

Jean Carasso - F 84220 - Gordes

Fax 04 90 72 38 39

E-mail : LETTRE.SEPHARADE@wanadoo.fr

ÉDITION AMÉRICAINE

La Lettre Sépharade P.O.Box 2450

Kensington MD 20891 USA

Fax (1) 301 530 14 61

E-mail : lettresepharade@earthlink.net

Ce numéro, tiré à 3850 exemplaires, a été composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide de Sabine Locoge sur une maquette de Paul Bertrand. Le fichier de La Lettre Sépharade est inscrit sous le n° 608403 à la CNIL (Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés).